

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Cinquième séance **(6 octobre 1975 — 17 heures)**

Naïm Kattan, Herbert Gold, Nevena Stefanova, Anne Philipe, Myrna Lamb and Madeleine Gagnon

Volume 18, Number 4-5 (106-107), July–October 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30907ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Kattan, N., Gold, H., Stefanova, N., Philipe, A., Lamb, M. & Gagnon, M. (1976).
Review of [Cinquième séance : (6 octobre 1975 — 17 heures)]. *Liberté*, 18(4-5),
229–285.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1976

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Cinquième séance

(6 octobre 1975 — 17 heures)

Président d'assemblée : NAÏM KATTAN

Communications par : HERBERT GOLD
NEVENA STEFANOVA
ANNE PHILIPPE
MYRNA LAMB
MADELEINE GAGNON

HERBERT GOLD :

Le soir de mon arrivée, Nicole Brossard a prononcé une phrase que j'ai beaucoup admirée, elle a dit (pas à moi) pendant qu'on dînait : « Je suis d'accord avec vous, c'est-à-dire je suis d'accord avec moi quand je vous écoute ».

Puis Lila Karp vient dire qu'on ne veut pas de théorie de l'homme sur le féminisme ; puis Annie Leclerc a dit à peu près : « le corps de la femme c'est le plus secret de tous les corps ».

Alors pour les théories sur le sexisme, je vous rappelle la règle : le chameau est un cheval construit par un comité. Alors je ne fais pas de théorie et pour éviter le faux savoir, je préfère raconter une histoire, une fable vraie dans laquelle il y a aussi enterrés, cachés de moi-même, peut-être, et pas

sans doute de vous, des aveux et même des théories. Je cherche une signification métabolique.

Si j'avais des musiciens avec moi, je ferais un opéra, mais, pauvre romancier que je suis et ne parlant pas français, je fais une fable.

Alors il y avait une fois à San Francisco un couple, pas d'amoureux, un couple marié avec deux enfants. Donnons des noms faux, le reste est vrai : Julienne et Jim.

Je préfère faire un titre aussi, le titre sera : « une femme écrivain consciente et son mari » ; ou « les difficultés d'une vie théorique ».

Elle était professeur à l'Université, lui était gérant d'une agence de publicité. Elle s'occupait sans arrêt des noirs, des « native Americans », c'est-à-dire des Peaux-Rouges, des Américains natifs, des baleines, des Palestiniens, et lui, il s'occupait des mêmes choses sans doute.

Un soir elle m'a dit que le plus grand livre du siècle, c'était l'autobiographie de Malcolm X, et chaque fois que je parlais de ce livre avec elle, je disais : mais Malcolm le Dix, c'était un empereur romain !

Bon. Un jour, elle a découvert le féminisme et elle a découvert l'oeuvre de Germaine Greer, et Kate Millett, et un livre de Germaine Greer a remplacé l'autobiographie de Malcolm le Dix et d'Eldridge Cleaver.

Elle a dit que le bouquin de Germaine Greer était le plus grand livre du siècle ; je lui ai rappelé que l'année dernière, c'était « The Autobiography of Malcolm X » ; elle a dit, mais maintenant, c'est un autre siècle, c'est le siècle des femmes.

Monsieur, à cette même époque, quitte son travail à la demande de sa femme, c'est-à-dire qu'il s'occupe des enfants pendant qu'elle écrit un livre sur l'exploitation des femmes. Elle a un très beau sujet : les trois générations de sa propre famille, c'est-à-dire sa grand-mère en Europe dans un Etat féodal, sa mère immigrante et elle-même, elle est femme américaine.

Elle loue un studio où elle va travailler ; lui il s'occupe des deux garçons qu'il habille en jupe pour leur montrer

qu'il n'y a pas de différence entre les femmes et les hommes, et aussi pour qu'ils apprécient les désavantages des jupes.

Assez rare dans une maison à San Francisco sont les cafards : j'en ai trouvé chez eux, parce que s'il était très doué dans son agence de publicité, il ne l'était pas pour le housekeeping. Donc ils sont maintenant des révolutionnaires, ils sont pauvres parce qu'elle n'arrive pas à vendre son livre, elle ne le complète pas, et elle a des difficultés ; il y a tant de malheurs à raconter.

J'invite à déjeuner de temps en temps mon ami le garçon, l'homme, et je lui demande comment va la famille. Il m'explique que sa femme était étudiante en histoire ; pour elle, Hitler était le grand homme de sa jeunesse, de son enfance, donc logiquement Hitler est un homme, donc tout homme est Hitler.

Elle de son côté raconte à ma femme, elle déjeune assez souvent avec ma femme, qu'elle est écrasée par moi, auteur de tant de livres, treize livres ça suffit, j'ai assez fait, que je m'occupe des enfants et qu'elle travaille à son tour.

Ma femme répond qu'elle travaille, qu'elle fait des études, mais notre amie demande qu'elle fasse des livres sur l'exploitation des femmes.

Ma femme dit : « mais je veux étudier la langue chinoise ! » Elle répond que nous vivons dans une époque révolutionnaire, qu'il faut écrire un livre. Bon.

Ils disent aussi tous les deux que ma femme est opprimée par moi, qu'elle ne parle pas assez. Alors ma femme a l'idée d'inviter le monsieur à déjeuner avec elle, comme les hommes déjeunent ensemble ou les femmes, et parfois un homme et une femme. Elle propose un déjeuner. Il dit oui, je viens chez toi avec ma voiture. Non, elle dit, je viens chez toi avec ma voiture. Elle choisit le restaurant. Ils vont dans un restaurant, lui il dit, mais je n'aime pas ce restaurant. Okay.

Nous dinons à quatre plusieurs fois. La femme dit qu'elle évolue et que maintenant elle veut faire l'amour avec des femmes, et elle parle de cela avec ma femme, ce qui est un peu gênant pour moi et, je crois, pour son mari, et ma femme qui rougit un peu, dit à Jim qu'est-ce que tu penses

de cela ? Il dit qu'il est tout à fait d'accord, qu'il veut faire la même chose, mais qu'il est moins évolué, qu'il cherche un homme avec qui faire l'amour, mais ça lui est difficile parce qu'il ne veut pas le faire avec moi ou avec un copain intime parce que c'est gênant ; en même temps il ne veut pas chercher un zazou dans la rue parce que c'est dégradant, alors ça doit être quelqu'un qui est comme ceci mais pas trop.

Alors il passe des mois à le chercher.

Elle me traite, à cette époque-là, la femme de mon ami, de M. C. P., c'est-à-dire « Male chauvinist pig », ça veut dire cochon mâle et chauvin parce que je refuse à coucher avec des hommes, mais plutôt avec des êtres colonisés, et on blague à ce sujet beaucoup, mais c'est sérieux quand même.

A cette époque-là aussi, elle s'occupe beaucoup des baleines, sauver les baleines, peut-être que vous avez entendu parler de cela, et qu'il y avait même à ce sujet un congrès à Londres. Elle explique qu'après les Noirs, les Peaux-Rouges, les Palestiniens, et les femmes avec qui elle couche, elle ne couche pas avec les baleines, mais peut-être un jour avec un petit dauphin gentil, évolué et délicat, eux aussi ils ont l'habitude de ne pas parler après avoir fait l'amour, mais ils ne sont pas sexistes ; ou avec un requin opprimé par les romanciers, les cinéastes.

Moi j'ai traité en blague toute cette affaire de baleines, mais elle était sérieuse et enfin, c'est entré dans l'histoire, il y a une autre organisation.

On a parlé beaucoup aussi du langage, parce que nous sommes tous les quatre plus ou moins des gens qui aiment écrire : elle se révolte contre les points d'interrogation qu'elle trouve féminins en forme de femme enceinte qui marche sur les mains, et le point d'exclamation qu'elle trouve masculin, enfin phallocrate comme le parapluie d'Artaud.

A cette époque-là, j'ai écrit une nouvelle au sujet de mon ami, enfin j'ai changé un peu, mais le sujet c'est le pédéraste théorique, c'est-à-dire l'homme qui veut faire par moralité, par théorie, l'amour avec un autre homme.

Dans ma nouvelle qui a été éditée aux Etats-Unis et en Angleterre, le pauvre chercheur cherche toujours un homme,

mais il n'arrive pas et il tombe toujours entre les bras d'une femme. Oh tricheur !

Maintenant, qu'on avance, nous sommes au chapitre six. Tout d'un coup, toutes les femmes que nous connaissons, toutes les femmes de trente ans quittent leur mari, une, deux, trois, quatre. J'ai dit à ma femme : ce sont les quatre chevaliers de l'Apocalypse, j'étais assez content quand la quatrième a quitté son mari parce que enfin, il n'y en a que quatre. Mais enfin la cinquième fut ma femme, et il y en eut une sixième, enfin toutes les femmes de trente ans quittent les maris qui attendent dans la neige leurs enfants, la neige qui ne tombe pas à San Francisco.

Le seul couple qui reste intact, ce sont les amis dont je parle : ils couchent avec d'autres, mais ils restent ensemble, ils vivent ensemble et ils élèvent leurs enfants ensemble et je les admire beaucoup parce qu'ils ont gardé le mariage, ils ont gardé la famille.

En pleine crise et moi-même mélancolique, j'ai vu mon ami plusieurs fois et il m'a expliqué comment ça se fait, et enfin moi j'avais des difficultés, j'ai pas pu le faire.

Il a formé maintenant, après les baleines, ils ont formé des groupes de *male liberation*, libération des mâles.

J'ai fait la connaissance d'une jeune femme qu'on n'appellera pas par son vrai nom : Patricia. Elle aime Jim, pourquoi ? Parce qu'elle est féministe. Elle dit : « je l'aime parce qu'il vit avec la première féministe de San Francisco ». J'ai demandé : « tu l'aimes parce que sa femme est féministe ? » « Oui », a-t-elle dit.

Mais un peu plus tard il y a un coup étonnant : le premier, le plus éminent couple féministe de San Francisco se sépare. Pourquoi ? La jalousie. Madame est malade à la pensée que son mari couche avec une jolie hippie depuis six mois, car elle ce n'est pas la même chose. Elle le fait par revanche, par théorie, par politique avec les Noirs, avec les Peaux-Rouges, avec les Palestiniens, avec des dauphins, peut-être avec des hommes, même des femmes, des cafards peut-être, mais elle soupçonne qu'il est amoureux de la jolie fille.

Et voilà la fin : le couple idéal, maintenant, fait le divorce idéal, mais mon ami insiste pour garder leurs deux

fils parce qu'il n'a plus de travail et il veut continuer à élever les enfants.

Moi j'ai promis de ne faire qu'une histoire, mais je vais faire une petite moralité : c'est qu'on peut courir le risque de coucher avec les fantômes, mais jamais avec les idées.

NEVENA STEFANOVA

Dans mon pays, une contrée antique au carrefour de l'Orient et de l'Occident, le passé remonte aux mêmes mythes, où Hésiode fixa les rudiments de la théogonie... Là d'abord la déesse mère y trône, parmi les autres divinités exhumées. Outre le culte de la femme, il y eut, dans nos parages, un culte du soleil, un culte de la lune et un culte de la personnalité (du sexe masculin !).

Encore au 10^e siècle de notre ère, fleurit une littérature polémique laïque qui cloua la femme au pilori, l'identifiant au diable. Au 14^e siècle, le pays sombrait sous un joug qui devait durer cinq siècles et avoir des conséquences tragiques. Pendant cinq siècles, la femme bulgare était la Schéhérazade cachée dans une cabane, menacée de violence, des harems, de conversion forcée au mahométisme, mais elle a créé mille et une oeuvres orales en chantant et récitant, en improvisant des légendes et des contes à ses enfants pour en faire des militants.

Enfin, c'était elle qui broda et porta le drapeau à la devise « Liberté ou mort » en 1876. La renaissance pour elle, reprend à peine au 19^e siècle. Mais cette énorme perte du temps est rattrapée avec un dynamisme qui semble poussé par l'histoire, elle-même jalouse d'assurer sa continuité.

Nous espérons que la vitalité et l'esprit créateur ont triomphé. Dans notre cas, alors, les circonstances et les con-

ditions du développement ont été tout à fait différentes qu'en France et probablement au Canada et au Québec. Mais nous voilà, telles quelles, nous sommes en ce moment engagées bien sûr également comme les hommes, en vue d'abrégier les distances entre le passé et le futur, et je me demande, et je vous demande : n'est-ce donc pas un fait incontestable, par exemple, que les femmes ne font plus figure d'exception en littérature, en science et en art ? — l'équivalence féminine n'est-elle pas une condition « sine qua non » dans toutes les structures de la vie moderne ? N'est-il pas étrange, dans cette seconde moitié du 20^e siècle, d'entendre encore parler de créations artistiques masculines et féminines ?

La femme, tout le monde en convient, a ses particularités génériques, les qualités, les faiblesses propres à son sexe, ses complexes héréditaires d'infériorité, et ses affres — , cette peur paralysante de l'injustice qui l'a poursuivie toujours à ses trousses depuis des temps immémoriaux.

Pourtant, c'est ici même dans le particularisme féminin que résident ses avantages. Toute sa triste expérience millénaire objective et subjective a conditionné la pensée féminine, son raisonnement compliqué, son esprit, très concret et si métaphorique à la fois.

La femme semble être, plus que l'homme, intimement liée à la Nature, à l'essence des choses et y est plus sensible, plus spontanée. Moins métaphysique que l'homme, elle a sa façon à elle de communiquer avec l'abstrait.

L'apanage de la femme, hormis ses calamités, c'est son instinct, son intuition. Je ne m'aventurerai pas à y chercher des degrés de comparaison avec le sexe « fort », mais toujours est-il qu'elle peut, grâce à ses facultés intuitives, aborder davantage de problèmes qu'on ne saurait embrasser par les procédés de la spéculation logique.

Son instinct allume des couleurs et des sensations plus intenses sur la toile un peu fatiguée de notre vie que nous disons dynamique, mais qui, de plus en plus ressemble à une chasse à vau-vent et qui souvent, va hélas à vau-l'eau.

La pensée féminine est paradoxale, on nous l'a assez reproché. Pourtant, si elle tourne avec la rose des vents, c'est

qu'elle est maintenant devenue libre, une pensée « tous azimuts » qui déjà, après de timides escapades de jeunes filles révoltées, se joue des frontières et ne craint plus les zones minées des tabous.

Mais si nous insistons toujours pour différencier les principes mâles et femelles, je crois, tout partialement d'ailleurs, qu'il nous faudra reconnaître que la fonction reproductrice de la vie dévolue à la femme ne saurait être prise isolément en tant que rôle biologique destiné essentiellement à assurer la progéniture humaine.

Elle est la fécondité même, la capacité foncière de créer, l'expression de l'instinct procréateur. Cet instinct semble être plus fort chez la femme que celui de la destruction. Et ce n'est pas le besoin physiologique inassouvi qui se voyait compensé par la manifestation artistique.

A mon avis, l'impulsion créatrice est plutôt une sublimation des passions pour autant que celles-ci représentent une expression de la volonté de construire et de briser le stéréotype.

De même je trouve vétuste l'opinion selon laquelle la femme écrivain serait incapable de créer des caractères qui ne soient pas l'image de sa propre personnalité. Nous la voyons peindre, parce que mère, des portraits dont les traits vont à l'opposé de ceux qu'elle croit être en elle-même la source de ses malheurs.

Elle use volontiers de l'auto-ironie et elle y puise des ressources nouvelles. Naturellement, elle accouche parfois de personnages qui lui ressemblent peut-être un peu trop, mais déjà elle ose aller plus loin aussi et elle doit y aller.

Toute littérature nationale où la femme a pu évoluer normalement pendant un demi-siècle au moins, a donné les preuves de ses capacités. Des femmes écrivains, chez nous, ont su défendre leurs opinions philosophiques, critiques, sociologiques, psychologiques, édifier leur système de valeurs esthétiques.

Et nous voyons jusqu'à la femme lectrice modifier à son tour ses critères et améliorer son niveau de sélection — elle n'est plus la consommatrice passive, sans discernement ; déjà elle entre en communion ou en opposition d'idée dans la dis-

cussion perpétuelle avec les réalités de l'époque qu'est, au demeurant, l'oeuvre littéraire.

Comme il existe dans chaque littérature nationale des stéréotypes établis, de même de la psychologie féminine inscrite dans un cadre social donné, l'affranchissement de ses préjugés, de ses complexes ou tout simplement de la routine s'effectue plus ou moins pleinement ou partiellement.

Cette émancipation a beau se dire complète, je pense qu'il demeure néanmoins, tapis depuis une éternité dans le cellier du subconscient, des vestiges de discrimination que la femme continue à appréhender — des traces de son amour-propre blessé (peut-être inguérissable), d'une âme timorée d'autant plus lente à surmonter sa timidité qu'elle se sait toujours vulnérable.

Comment donc explorer le fond de ce refoulement de la femme complexée ? Et quand elle se trouve assez de courage pour protester, la voilà qui devient immodérée, maniérée, bref plus insupportable que jamais. Si bien qu'elle-même a de la peine à porter sur ses attitudes un jugement de valeur sain et à donner la juste mesure de son comportement.

La détresse de l'être humain trop longtemps accablé de malheurs, je parle ici de la femme et de l'homme à la même enseigne (la floraison poétique de la négritude en a donné un témoignage vivant), semble souvent un puissant fouet stimulant l'expression artistique, commandée par l'instinct d'auto-défense et de conservation.

De l'impossibilité de souffrir davantage l'isolement, la solitude, naît un besoin incompressible de confession, de communion, à la recherche de la solidarité.

Cette attitude parabolique d'extériorisation, ce cri d'appel, cette catharsis représente certainement l'un des échappements de l'instinct procréateur. L'acte même de la création vient témoigner de la transition du verbe par toutes les phases du vécu : déception, souffrance, espoir, exaltation. Aussi l'écriture apparaît-elle, mieux que tout autre art, la forme souveraine pour le solitaire de communiquer avec la société.

Je ne reculerai pas devant les mots tant répétés d'éducation et de rééducation des masses, grande tâche de l'épo-

que. Des oeuvres considérables d'art traitant de problèmes éthiques et moraux, des rapports entre l'individu et la société sont certes plus indispensables aujourd'hui que jamais dans l'espoir d'un rayonnement salutaire et durable des vraies valeurs humaines sur la sensibilité, dans l'attente d'une littérature qui réveillera l'homme, des couches entières d'hommes inconscients encore de leur personnalité.

Je dirai même qu'il faut stimuler tous les gens à créer, du moins toute la génération montante.

C'est ce que la femme de tact, la mère soucieuse de l'avenir de son enfant s'emploie à faire dans la vie, et la femme artiste y met, elle, toute son intuition, tout son génie inventif, toute son expérience héréditaire accumulée au fil des siècles.

Il ne s'agit ici nullement de didactisme, de pédanterie — que l'art ne souffre point — même si ce que je dis ressemble à un prêche.

J'estime personnellement que son devoir d'écrivain est d'une valeur égale au devoir maternel. Elle, qui sait comprendre, compatir, sensible à l'infortune de ses pareilles, elle, qui connaît bien leurs problèmes et qui toujours finissent par devenir siens ; elle est toute prête à rallier chaque campagne contre le mal.

Aussi l'écriture est-elle pour la femme, plus que sa réalisation en tant qu'artiste, non seulement une étape de son émancipation, mais une correction à apporter au code social même, une nécessité des réalités de notre temps.

Tout au long de son existence antique et médiévale, où la légitimité de la condition féminine n'a cessé de se dégrader avant que ne s'amorce récemment son émancipation, la femme fut vestale, sybille, guérisseuse, voyante ; autant d'aveux de sa force spirituelle, de dons faciles à retourner contre elle par la péjoration de pouvoirs maléfiques qu'on lui attribuait, et qui, le plus souvent, l'ont menée au bûcher.

En effet, ses expériences séculaires lui ont appris la magie, la suggestion, l'art d'ébaubir le crédule par la netteté percutante de sa vision simple et pénétrante des vérités complexes et inexplicées de l'âme humaine.

Sa force devineresse se cache justement dans le micro-

cosme qu'elle porte en elle, où elle déchiffre les signes mystérieux de la vie terrestre et de l'au-delà.

Pourtant, c'est plus qu'il ne lui en faut. Elle n'a pas besoin de puissance surnaturelle, il suffit de ses capacités de se concentrer sur un point vital du cas humain qu'on lui présente et qu'elle revit avec la spontanéité qui est son propre, tout en décapsulant le vase magique de son imagination, qui la transporte dans les sphères de l'incroyable, pour échafauder d'alléchantes fictions de bonheur dans un monde que les autres acceptent, ravis de s'y laisser emporter d'une charmante façon.

Eh bien pour terminer, c'est encore une question que je voudrais poser, une dernière (elles seront deux, bien sûr). Est-elle naïve, la confiance dans ses capacités ? Et peut-on admettre sensément que la femme, avec un tel potentiel vital et créateur, se confinerait dans le clos qu'on lui concède pour y jouer et y jouir plus ou moins dangereusement à la frontière de la loi et du discours ?

ANNE PHILIPE :

Il est très difficile, presque impossible au cours de ce colloque, de séparer la situation sociale ou politique, économique ou religieuse de la femme, de sa fonction d'écrivain.

La raison en est que chacun, chacune de nous, formons un tout, un être global qui ne peut être fragmenté, et à l'intérieur duquel on ne peut pas artificiellement, à volonté, fermer des écluses. Donc, il est un fait que jusqu'à présent, la société sauf exception a été dirigée par les hommes et que ce sont eux qui ont exercé le pouvoir. Mais cela ne doit pas nous empêcher de voir que la femme a exercé une influence

énorme, et un pouvoir considérable à l'intérieur de la famille, ou par le biais, d'une façon occulte, dans d'autres domaines, notamment dans le domaine politique.

Il faut voir aussi que la situation des femmes varie suivant les pays ; par exemple les pays latins, y compris l'Amérique latine, la maintiennent davantage dans son rôle conventionnel de mère et d'épouse que les pays anglo-saxons. Et là nous tenons une preuve tangible de l'influence d'une civilisation sur les individus qui la composent. L'Amérique latine donne actuellement au monde des romanciers et des poètes qui comptent parmi les plus grands, et parmi eux, aucune femme, sauf deux ou trois exceptions : Gabrielle Mistral, Alejandra Jizarnik qui s'est du reste suicidée, alors que dans le monde anglo-saxon, femmes et hommes écrivains ont une dimension équivalente et qu'au début de la révolution d'Octobre il y eut en URSS de grands poètes femmes : Tvéateva et Akhmatova par exemple. On voit donc l'influence et le poids qu'une société répressive exerce sur la femme. Mais en ce qui concerne la relation intime, affective ou amoureuse de l'homme et de la femme il m'est, pour ma part, absolument impossible de dresser des schémas, d'accepter des caricatures, et de départager ces relations : pouvoir et bourreau d'une part, soumission et victime de l'autre. Je crois que la faculté de souffrance est la même chez l'homme et chez la femme. L'amour, qu'il soit hétérosexuel ou homosexuel, peu importe, nous place toujours dans un état de presque totale vulnérabilité.

Il est difficile de définir exactement ce qu'est l'amour. Nous savons qu'il atteint jusqu'aux molécules de notre être et qu'il est davantage encore que toutes les composantes que l'on peut nommer : le désir, la tendresse, l'admiration, la complicité et l'émerveillement ; il est tout cela et quelque chose de plus, d'au-delà.

Je crois que toujours les êtres qui s'aiment détiendront le pouvoir ou le terrible privilège de se faire souffrir : on peut espérer d'une certaine façon que la libération de la femme apporte au couple un amour plus pur dans le sens, je dirais, minéral du mot : ils s'aimeront, ils pourront s'aimer en dehors de la contrainte sociale, de l'intérêt matériel,

et la liberté de la femme sera en quelque sorte la liberté de l'homme.

Mais je le répète, cela n'empêchera jamais la disparité ou le non-synchronisme du sentiment, le vertige de l'abandon ou le poids de l'emprisonnement. En un mot la douleur.

Quelqu'un ici a dit que la femme inscrite dans la littérature par l'homme était vue comme un objet, qu'elle était trahie, défigurée. Certes, elle l'est parfois, mais je ne crois pas que l'on puisse dire cela d'une façon générale : les héroïnes de Stendhal ou de Tchékov, de Dostoïevski, d'Aragon, madame Bovary dont Flaubert disait « Madame Bovary c'est moi », ne sont pas des trahisons. N'est-il pas tout à fait normal que l'écrivain homme ait sa vision de la femme, de même qu'il est normal que la femme écrivain exprime sa vision de l'homme. On ne peut empêcher que chaque sexe ait la vision de l'autre.

Presque naturellement, parlant de l'amour, je glisserai vers l'écriture, parce que pour moi, il n'y a absolument pas de frontières. Les lettres de Rilke à un jeune poète sont peut-être les plus beaux textes qui ont été écrits sur ce sujet. Rilke dit au jeune poète : si vous pouvez vivre sans écrire, n'écrivez pas, abandonnez, faites autre chose.

Donc, pour moi, écrire est absolument l'équivalent d'un acte d'amour avec toute la force et la fragilité, les alternatives d'opacité et de transparence qui existent dans la relation amoureuse. Je vais vers la page blanche comme vers un rendez-vous, et ce rendez-vous est parfois — souvent même — raté. Il m'arrive de ne pas pouvoir écrire une ligne pendant des semaines. Ce que je veux dire, raconter, l'image ou l'histoire que je poursuis, que je veux saisir, préciser, sont comme des oiseaux qui voleteraient d'une façon incessante, prisonniers à l'intérieur de ma tête et de mon corps et qui ne se poseraient jamais. Je n'obtiens pas le silence en moi, les oiseaux sont constamment présents, ils m'accompagnent, me tourmentent depuis le premier instant du réveil jusqu'à la chute dans le sommeil. Ils sont là tout le temps, et en même temps se dérobent. Je me sens engluée dans un sentiment de stérilité, d'impuissance, je me meus dans l'opacité en gardant une sorte de nostalgie de ce qui fut un état de trans-

parence, dont je me souviens, mais qui à ce moment-là, me paraît absolument inaccessible.

Et puis d'un coup, cette transparence revient comme une eau s'épure, comme un ciel s'éclaircit, et ce que je poursuivais vainement vient vers moi comme une évidence : le contenu et le contenant coïncident, s'épousent, coulent de source.

Et pourtant extérieurement, rien absolument n'a changé, aucun événement n'est survenu et je ne puis moi-même expliquer cet état de lumière qui est en fait un état de bonheur et je sais que cet état s'évanouira, disparaîtra comme il est venu, sans raison logique et me laissera dans un état d'abandon et de désarroi. Et je sais également qu'ainsi que l'amour il peut ne revenir jamais.

Lorsque j'écris, je ne pense pas du tout que je suis femme, mais l'étant, je suppose que cela apparaîtra au lecteur. Ça m'est tout à fait égal : de toute façon, on écrit toujours un peu autre chose que ce que l'on croit.

Je voudrais dire que malgré mon estime pour Simone de Beauvoir, je crois qu'elle se trompe quand elle dit qu'on ne naît pas femme et qu'on le devient. Il est exact, sans doute, que la société et la famille accentuent la différence, mais cette différence au départ, existe, plus ou moins grande suivant les individus.

Par exemple, prenons l'expérience de la maternité plus spécifiquement féminine encore que l'expérience sexuelle, car on peut, étant femme, imaginer le plaisir de l'homme et étant homme imaginer le plaisir de la femme, alors que la maternité demeure absolument du domaine de la femme : être enceinte, vivre dans l'intimité charnelle au plus haut point avec l'enfant qui se fait, bouge, que nous sentons à toute heure et que nous ne connaissons pas, l'accouchement enfin, forment un long processus, une expérience inconnue de l'homme et sans doute même inimaginable pour lui.

Dans *Paroles de femme*, Annie Leclerc a dit d'une façon superbe ce qu'est un accouchement. Pendant ton accouchement, c'était curieux, tu pensais à la terre, moi, pendant les miens, je pensais au fleuve : je ne sais si cela signifie une

différence profonde entre nous, mais cela m'a frappée en te lisant.

L'expérience de l'écriture — et je crois de toute création — et celle de la maternité ont des points communs : le moment de la fécondation, de la cristallisation, la gestation, l'accouchement, et puis une forme d'éloignement quand le livre, le tableau, la sculpture, la sonate, l'enfant, sont terminés.

Les formes d'écriture sont multiples, elles ont en commun qu'elles jettent un pont pour communiquer avec l'autre rive, pour aller vers l'autre, ou les autres, et de cette façon-là pour aller aussi vers soi-même, se rejoindre en somme, et trouver cette identité dont il a été beaucoup parlé ici.

On peut, devant la feuille blanche, sentir la solitude que par la magie de l'écriture on essaie de conjurer.

On peut écrire pour qu'existe ce qui est, ce qui fut, ce que l'on voudrait qui soit, mais on peut aussi écrire pour porter témoignage, dénoncer, informer. On devient alors porte-parole, on s'efface devant un sujet auquel on consacre sa vie, c'est là le propre du militant et quand il a le bonheur de coïncider avec la cause qu'il défend, il ignore la solitude.

Et sans doute qu'étant donné le background historique de la femme qui, presque tout au long de son histoire, fut tenue en état de silence, blessée, humiliée, sans doute à cause de cela jusqu'à ce que son combat soit gagné, son cri et sa parole peuvent être différents de ceux de l'homme. Je ne dis pas qu'ils doivent l'être, il y a différents chemins dans l'écriture, mais il existe actuellement une place pour le cri spécifique ou la parole spécifique de la femme.

MYRNA LAMB :

Et récemment qu'avez-vous fait pour moi ?

(What have you done for me lately?)

pièce en un acte de Myrna Lamb⁽¹⁾

HOMME : Anesthésique.

FEMME : Nous ne voulions pas que vous parliez à tort et à travers ou que vous souffriez de tension psychique. Pas encore.

(Le SOLDAT exécute un quart de tour à gauche et salue)

HOMME : Je souffre d'une abominable tension psychique en ce moment.

(Le SOLDAT est au garde-à-vous au long des répliques qui suivent)

FEMME : Oui, je sais. Mais la procédure physique touche à sa fin. Vous avez une santé remarquable. Artères. Coeur. Tonicité intestinale. Très bon. Bons poumons également. Très bons. Je suppose que c'est dû à l'air climatisé électroniquement et aux fréquents séjours dans des coins de nature encore intacts.

HOMME : Qu'est-ce que cela a à voir avec ceci ? Etais-je en trop bonne santé ? C'était ça ? Quelque déité de société secrète a-t-elle décidé que l'on devait me donner un handicap pour égaliser la race ?

FEMME : Eh bien, c'est une conjecture intéressante.

HOMME : Ce n'est pas possible ; que l'on me trouvait en trop bonne santé ? C'est absurde.

FEMME : En effet. Vous n'auriez vraiment pas pu être en trop bonne santé.

(1) En guise de communication, Myrna Lamb donne lecture d'un extrait de sa pièce. (N.D.L.)

HOMME : Alors ... Qu'avez-vous fait ? Y avait-il un handicap ?

(Quart de tour à gauche et salut du soldat)

FEMME : Pour égaliser la race. Je crois que c'était votre expression. J'approuve. Très concise. Très dense. La race que nous gouvernons ... la race de l'homme, comme nous l'exprimons de manière concise ... et quelque part dans ma mémoire, une citation sur la race allant à sa perte ... Oui, et ensuite l'association avec le handicap ... un risque qui vaut la peine d'être couru pour la moindre perte.

HOMME : Handicap ... une sorte de tumeur ... une sorte de cancer.

(une jeune femme qu'on appelle par la suite **FILLE** monte sur la scène en rampant)

C'est ça ? Que m'avez-vous fait ?

FEMME : Non, non. Calmez-vous. Pas de cancer. Pas de tumeur. Pas de mort parasite, mon ami. Vie parasite.

HOMME : Je ne vous comprends pas. Que m'avez-vous fait ? Vie parasite ? (pause) Vie parasite. Boniment pseudo-scientifique. Vie parasite. Attendez un instant. Cette expression a un sens. Elle ne peut pas s'appliquer à moi — pas à moi — pas —

la **FILLE** tire la jambe du **SOLDAT**. Elle est encore en position rampante. Le **SOLDAT** tient au garde-à-vous rigide au long des tirades suivantes sans se rendre compte apparemment de la présence de la fille. Elle se lève et s'approche de lui, pour le toucher.)

FEMME : Oui, elle peut s'appliquer à vous. Nous vous avons donné un utérus gravide. Greffé. Cavité abdominale. La vôtre. Les greffes aux principaux vaisseaux sanguins ont été effectuées très vite. En fait il vous était destiné. Il a réalisé son destin.

HOMME : Je ne le crois pas. Je ne peux pas croire ce cauchemar.

FEMME : C'est l'effet que cela fait à beaucoup de gens d'apprendre ces choses. Bien sûr la plupart de ces gens sont considérés comme femmes. Cela faisait une différence

paraît-il. Nous avons réussi à attacher un morceau d'ovaire à l'utérus. Je ne pense pas que ça fasse aucun bien particulier, mais je vais vous donner une série de produits hormonaux et glandulaires pour maintenir la grossesse.

HOMME : Maintenant la grossesse, vraiment ! Comment osez-vous m'affirmer une telle chose !

(se servant du bras tendu de la **FILLE** et d'une pesée du pied, le **SOLDAT** lui fait faire un tour de vol et la jette au sol)

FEMME : J'ose. Une vie humaine est en jeu, après tout.

HOMME : Une vie humaine est en jeu ? Créatures insensées, je me rends parfaitement compte qu'une vie humaine est en jeu. Ma vie humaine. Ma vie humaine avec laquelle vous avez décidé de jouer à vos fins méprisables, quelles qu'elles soient.

FEMME : Pensez-vous être dans une disposition d'esprit qui vous permette de juger ? Mes intentions ?

(Le **SOLDAT** fait des pompes avec connotations sexuelles de soldat sur le corps étendu de la **FILLE**)

Votre acceptation finale de ce que maintenant vous rejetez si bruyamment ? L'importance relative de votre vie mûre et accomplie et le potentiel naissant de la vie que vous portez en vous ? Il est certain que votre vie est en jeu. Mais peut-être votre vie est-elle secondaire par rapport à la vie de cette créature à peine commencée à laquelle vous voudriez refuser une voix.

HOMME : Pourquoi devrais-je donner à cette... chose une voix ?

(Le **SOLDAT** se lève et frappe la **FILLE** au côté. Il marche vers son fusil. Il marche autour de la **FILLE**, au pas, l'arme sur l'épaule droite)

Cette chose ne m'est rien. Je n'en suis pas responsable, non plus que de l'endroit où elle est, et je ne veux pas l'être. J'ai une vie, une vie importante, j'ai du travail, un travail important, du travail qui — je pourrais ajouter — a un intérêt plus que passager pour la population tout entière de ce monde — et cela — ce champignon que vous avez greffé sur moi dans votre folie — n'a pas

de droits de vie, d'importance pour personne, certainement pas pour le monde. Il n'a rien. Il n'a pas d'existence. Un petit amas de cellules. Une tumeur. Un parasite. Cela a été implanté sur moi et après on me dit que je lui dois des droits prioritaires à la vie, que mes droits sont secondaires ; c'est de la folie ; je ne veux pas de cette chose dans mon corps. Ce n'est pas sa place. Je veux qu'on l'enlève. Tout de suite. Sans risques.

FEMME : Oui, je comprends ce que vous ressentez. Mais qu'advierait-il si l'on mettait fin à toutes les grossesses provoquées dans l'erreur ou l'ignorance, ou par quelque dessein mauvais ou criminel ou même bien intentionné, à cause de la répugnance ou du dégoût de l'hôte ? A coup sûr la population du monde serait décimée avec une efficacité qui rendrait complètement dépassés les mécanismes de l'espace vital, des politiques nationales, de la faim comme méthode, de l'envie comme motivation, de la guerre elle-même comme méthode.

(Le SOLDAT se fend et frappe l'ennemi invisible, accompagnant les mouvements des grognements et cris de bataille appropriés. Il y a de la haine et du désespoir dans les sons)

A coup sûr si à tous les êtres humains à qui une maternité involontaire s'est trouvée imposée par la pauvreté ou le hasard ou un faux-pas, on donnait le droit de choisir leurs vies par-dessus tout, l'accueil débordant de joie du produit désiré de grossesses voulues et délibérées éliminerait à jamais les qualités d'agression et de privation qui sont si nécessaires au progrès de la société. Après tout vous devez vous rendre compte qu'il y a tant de femmes qui se trouvent enceintes et non mariées, enceintes et non préparées, avec du travail qui ne peut souffrir d'interruption, sans aucun désir de commémorer un épisode sexuel fortuit avec résultat. Tant d'êtres humains dont la fertilité fortuite les rend victimes d'événements tels viol et attaque incestueuse.

(A la suite des fentes, des coups, des grognements, le SOLDAT claque le fusil contre la scène à coups de crosse verticaux)

Tant de créatures confondues par le désir sexuel ou un besoin pressant de chaleur et d'attention qui se trouvent sans un sou, malades ; misérablement jeunes et enceintes aussi.

(Finalement le SOLDAT reste simplement debout, met le fusil à l'épaule)

Et tant de femmes qui, avec l'approbation de la société, de l'Eglise et de la médecine ont déjà produit plus d'enfants qu'elles ne peuvent se permettre économiquement, psychologiquement, physiquement. A coup sûr, vous pouvez voir la nature écrasante du problème posé par le désir de l'individu de prévaloir tel que vous l'articulez en cet instant. Si une excuse est valable, elles doivent toutes l'être. Ainsi vous devez apprendre à accepter l'intérêt que la société a dans la préservation du fœtus en vous, en qui que ce soit dans votre condition.

HOMME : Savez-vous que j'ai envie de vous tuer ? C'est tout ce que je ressens. Le désir de vous tuer.

(Le SOLDAT pointe le fusil à la tête de la FILLE)

FEMME : Une réaction commune. L'être fécondé ressent souvent le désir d'exercer la violence sur le fécondant ou sur ceux qui maintiennent la grossesse.

HOMME : Vous parlez des femmes.

(Le SOLDAT étend les jambes de la FILLE avec la crosse du fusil. Il pousse son corps avec le fusil)

Grossesse, maternité sont naturelles à une femme. C'est sa part dans la vie. C'est à son avantage. C'est l'instinct créateur fondamental que l'homme essaie d'émuler avec tout son art, sa musique, sa littérature. C'est naturel pour une femme de créer la vie. Ce n'est pas naturel pour moi.

(Le SOLDAT FRAPPE ET FAIT TOURNER le corps de la FILLE à un rythme vif correspondant au début des phrases de la femme dans le dialogue qui suit, de sorte que la FILLE, en trois mouvements, est retournée du dos au ventre au dos encore. Puis le SOLDAT se détourne. S'immobilise)

FEMME : Le dogme de la maternité bénéfique a été transmis par les hommes. Si une femme crache un enfant, elle sera

suffisamment épuisée par le processus pour ne jamais se lancer dans l'art, la musique, la littérature ou la politique. Si elle sait que c'est tout ce qu'on attend d'elle, si elle sent que sa fertilité, la fécondation, le cycle de la naissance justifient son identité d'être humain féminin, elle sera conduite à cet abus de nature comme critère de sa valeur, comme mesure de la non-valeur relative et celles qui produisent avec moins de succès. Cela l'occupera suffisamment pour l'empêcher de rivaliser avec succès dans la compétition avec des êtres humains masculins sur n'importe quel autre terrain humain.

MADELEINE GAGNON :

Je vais commencer d'abord par deux petites remarques : quand Florence a dit ce matin que la théorie l'insécurise, non, la terrorise, moi je voudrais dire plutôt que ça me sécurise, mais je pense que c'est bon ici que les femmes commencent à dire, en public, tout ce qui les terrorise face à la prise de parole et dans le même sens, je pense que c'est bon de dire ce qui nous sécurise, de le dire publiquement : c'est la seule façon de surmonter les terreurs. Mais je pense aussi que la théorie, ça peut être ludique, tout autant que la fiction. En tout cas, pour moi, ça l'est.

Je veux apprendre à ne plus terroriser la théorie, comme j'ai appris à ne plus terroriser la poésie.

Je veux apprendre à ne plus terroriser certains types de discours et je pense aux discours des schizophrènes ; je veux apprendre à me mettre à l'écoute de certains discours.

Ma deuxième remarque, c'est que le texte, parce que je vais lire un court texte, ça aussi ça me sécurise. J'ai de la

difficulté à prendre la parole en public, j'ai beaucoup moins de difficulté à écrire, mais le texte que j'ai écrit n'a pas été élaboré par moi seule : ça s'écrit depuis deux jours à partir d'échanges et de conversations que j'ai eues avec des femmes ici : des femmes qui ne partageaient peut-être pas toujours les mêmes opinions, mais disons qu'il y avait entre nous certaines bases d'entente ; ces femmes-là sauront d'ailleurs se manifester en temps et lieu. J'ai toujours su que l'histoire m'écrivait. Mais que je sois écrite, avec d'autres et à travers les autres, s'est matérialisé ici, en cette rencontre.

Je commence par une citation qui est tirée d'un très beau récit d'une romancière de la République Démocratique allemande, Christa Wolf, et puis la citation, c'est le dernier paragraphe de son texte :

« Un jour, on voudra savoir qui elle fut, qui l'on oublie là. On voudra la voir, elle le comprendrait si bien. On se demandera si cet autre personnage existe vraiment, sur lequel insiste opiniâtre, la tristesse du deuil. Il importera donc de l'appeler au jour. Que se taisent les doutes et qu'on la voit. »

C'est un roman écrit par une femme, sur une femme qui est morte du cancer et son écriture, son récit essaie de faire revivre tout ce qui a été traversé pendant l'agonie de cette femme-là.

Une des lectures que j'ai faites, parce qu'on peut en faire plusieurs, ce sont les conséquences que je tire de cette mort, conséquences qui nous concernent toutes, nous qui nous intéressons à l'écriture ; l'une de ces conséquences c'est que nos écritures ne sont peut-être pas les seuls moyens, disons les moyens privilégiés de parler toutes les morts qui nous ont précédées, de parler tous les silences qui nous ont précédées. L'autre conséquence c'est que l'écriture peut dégager du très très grand silence historique qui fut notre partage, à quelques exceptions près, l'écriture peut dégager des traces de désir qui nous ont tenues malgré tout en vie, autrement, nous ne serions pas là pour parler.

Par ailleurs ce désir, conceptualisé, métaphorisé sur le modèle masculin, en moi n'est pas l'homme, il est moi. Il structure mon histoire. Il organise mon discours. Il prend

ma parole. Le modèle répressif et phallocrate m'habite. Je suis double. Je suis double mort et double désir.

Habitée moi aussi par le dieu Logos, toute parole de ma part que je veux subversive, donc toute parole de désir de femme en moi s'inscrit d'abord dans une histoire logocentrique, qui programme non seulement les structures économiques, politiques et idéologiques des sociétés d'où je pars et qui me parlent, mais qui structure aussi, programme une histoire qui place au centre la puissance et le pouvoir.

Histoire dont le centre Logos est en fait phallo-centre puisque le pouvoir qui la caractérise fut toujours et dans tout mode de production un pouvoir mâle. C'est pourquoi on peut dire que l'oppression qui est celle des femmes est une oppression *différente*, ça n'est pas une double oppression, je suis d'accord avec toi, Lila, là-dessus : c'est une oppression qui a traversé toutes les sociétés ; qui caractérise toutes les histoires de morts : de manque-à-être dans le même, l'identique, la représentation narcissique ; toutes les histoires de vie dans l'Autre, la différence et le non-dit.

Habitée moi aussi, par le dieu Phallus puisque le seul modèle qui m'ait jamais structurée et organisée en discours (discours de l'inconscient tissé à même l'idéologie) est le modèle de pouvoir.

Et j'écris donc dans l'antagonisme et la différence. Déjà en moi toute parole se profère dans et par l'altérité. A mesure que je m'écris vivante, l'autre se dérobe dans une mort lucide de ce qui tisse d'abord le lieu de ma parole. Et ce qui tisse ce lieu, c'est surtout le silence des femmes : ensemble de fils ténus mais tenaces, dérobés, oui dérobés aux paroles, aux écritures d'homme, à partir desquelles, patientes et muettes, comme si nous en avions été coupables, nous avons quand même inscrit notre part d'hiéroglyphes à déchiffrer qui se donnent d'emblée comme signes corporels quasi viscéraux, comme symptômes que la science nomme hystérie et qui devinrent, grâce surtout à la découverte, par la psychanalyse, de l'inconscient, autant de paroles signifiantes sous forme de fantasmes joués par toute la symbolisation que permet le langage.

C'est donc un premier discours scientifique sur la folie

des femmes qui permit notre accès collectif à la parole puisque de se retrouver en ces marques corporelles nous permettait d'accéder enfin, sinon aux causes, du moins à l'organisation systématique de notre silence.

Après avoir fait une percée sur la scène politique, le mouvement féministe occidental à l'heure actuelle est caractérisé par une espèce de repli — on dirait stratégique — et qui n'est pas un recul : repli qui consiste à travailler en profondeur dans l'écriture, ce qui remonte de l'histoire et de l'inconscient.

Bien sûr cette percée sur le « grand continent noir » et ce retour du refoulé au discours ne peut se passer des forces acquises sur les autres scènes : nous ne pourrions nous payer le jeu de l'écriture si des gains n'avaient pas été marqués sur les scènes économiques et politiques par toutes celles qui luttent, mais en même temps les actions entreprises sur ces scènes (syndicales, politiques) risqueraient de tourner à vide et de se casser sous la répression si nous ne les supportions pas des progrès que nous marquons dans diverses sciences, du moins dans les sciences dites de l'homme et dans celles du langage.

En ce moment, en Occident, du moins dans les pays du grand capital, la scène de l'écriture constitue pour nous le lieu des victoires les plus éclatantes : nous n'y faisons plus que revendiquer ou analyser nos manques comme ce fut le cas des premières féministes : Simone de Beauvoir, Kate Millet, Firestone et plusieurs autres. Nous comblons des vides, nous remplissons, nous comblons.

Nous amenons, grâce à nos fictions qui ont longtemps côtoyé le délire, nous amenons le corps victorieux dans la science. Nous ramènerons au discours ce qu'il avait jusqu'ici évincé de ses lois : la réalité du corps femelle pour qu'en son centre, il n'y ait plus seulement Logos représentant de Phallus, son miroir, ses binarités, mais Eros, symbolisation de la rencontre des corps mâles et femelles.

Le féminisme n'est pas la guerre des sexes : il la termine. Depuis des millénaires que nous étions en guerre, l'un dominant, l'autre dominée, l'un utilisant la différence biologique pour assurer sa suprématie sur tous les autres plans,

l'autre prétextant son corps d'enfantement et de douleurs pour se taire, nous venons à peine de comprendre que dire la différence, l'expliquer, l'écrire dans toute sa complexité, terminerait sans doute à jamais une organisation sociale qui se justifie de la distance, de la compétition, de l'exploitation et de la mort.

En terminant avec d'autres cette guerre, je revendique tous les droits, y compris celui de la science et de la théorie, sauf celui qui n'est pas un droit mais une usurpation, de l'oppression et de l'assujettissement.

Je n'écris plus dans le même mais dans l'altérité ; je n'écris plus dans le manque mais dans toutes les marques que j'imprime. J'écris dans la solidarité.

Je ne veux plus mes textes seuls, je veux d'autres paroles dans mes textes. Je veux écrire ma grand-mère, ou plutôt ma grand-mère m'écrivait lorsqu'elle me chuchotait juste avant de mourir : « Ma 'tite fille, barre la porte, ferme les rideaux, des hommes pourraient venir, on va parler. »

Elle qui craignait jusqu'à la fin le viol de ses paroles qui ne furent jamais reproduites sinon maintenant. Et pourtant son ventre en avait vu d'autres. Dix-neuf enfants en vingt-cinq ans. Et pourtant ce désir de dire comme dernier enfantement : on va parler.

Je veux écrire mes tantes hystériques, mystiques ou putains. Je veux écrire mes frères qui ne sont pas ennemis à moins qu'ils ne soient oppresseurs ou amants de Phallus. Mes frères ici ne sont peut-être pas mâles dominants, conquérants comme ailleurs ; mes frères furent vaincus, dominés, défaits, bien avant que je n'existe. Le pouvoir économique, politique et celui du langage tout autant qu'à moi leur était refusé.

Se reprirent-ils en un pouvoir théorique et sexuel ? Oui, il faut bien le leur dire, mais les mots pour m'avancer me sont tout autant risqués que les leurs.

Je ne veux pas mes textes seuls, je veux d'autres paroles dans mes mots.

Je veux écrire pour tous mes frères et soeurs opprimés. J'ai trop éprouvé en mon corps notre guerre spécifique qui oppose et antagonise les sexes, que toutes les autres luttes, qui ne sont pas des guerres, même dans leurs différences ne

me seront plus étrangères. Je veux parler de la lutte des classes. Je ne veux pas l'inscrire comme programme ou dogme. Je l'inscris comme désir parce que le lucide et le ludique qui résultent de la lutte contre tout oppresseur conduisent beaucoup plus à la jouissance et au plaisir que tous les non-dits et les non-faits qui caractérisent tous les continents noirs.

Je veux le dire dans mes langues de femme, je veux le dire dans mes langues de mères, je veux le dire dans mes langues de frères, dans mes langues de colonisés, mais aussi d'exploités, dans mon joual et dans ma théorie, dans ma science et dans mon corps, dans nos délires si je veux. Quand ça commence ça ne s'arrête plus de lutter et de jouir.

Je ne veux plus mes textes seuls, je veux d'autres paroles dans mes mots.

DENISE :

(Chanson) Oh que le papier coûte cher dans le Bas-Canada.

MARIE-FRANCINE HÉBERT :

Notre écriture ne peut s'offrir le luxe d'exister sans être d'abord un outil.

ODETTE :

Je veux dire que la solitude est un luxe, elle n'a pas d'enfants, elle n'a pas d'école, elle n'a pas de quartier, la solitude n'a pas de corps, la solitude est un fantôme. Si des fantômes nous visitent, et nous oppressent, il faut les repérer, les identifier. Les fantômes ne sont pas innocents, il faut les nommer.

PATRICIA :

Que nos peurs nous crissent la paix, que les salons littéraires nous crissent la paix, que les débrouillardes nous crissent la paix, que les émigrées de l'intérieur nous crissent la paix, que les parfaites nous crissent la paix.

MARIE-FRANCINE HÉBERT :

Que notre écriture brise le secret que le pouvoir fait peser sur nos activités sexuelles et affectives.

ODETTE :

Que l'intimité devienne publique, que le secret fasse la manchette.

DENISE :

(Chantant) Je pourrais être la femme d'un docteur, d'un parlement ou d'une police. Je pourrais être la fille à son père, moi je suis la blonde d'un chômeur.

MARIE-FRANCINE HÉBERT :

Que l'écriture ne soit pas un instrument de domination de la classe qui y a accès sur celle qui ne l'a pas ; que les uns la mettent au service des autres.

THÉRÈSE :

Que les colloques stériles disparaissent, que les barrières entre les intellectuels et les ouvriers s'écroulent, que meure la littérature que vive l'écriture.

DENISE :

(Chantant) Ça fait qu'écris-moi souvent, écris tous les jours, envoie-moi de l'argent, c'est pour notre amour.

ODETTE :

Que les mots de la ville aillent en campagne, que les mots de la campagne arrivent en ville.

MARIE-FRANCINE HÉBERT :

Que les mots des femmes et des enfants cessent d'être du babillage et s'incarnent dans des actes.

FRANCE THÉORÊT :

Que la musique, les rythmes, les voix féministes se rassemblent.

MADELEINE GAGNON :

Je ne veux plus mes textes seuls, je veux d'autres paroles dans mes mots.

MARIE-FRANCINE HÉBERT :

Que notre écriture soit collective.

FRANCE THÉORÊT :

Que notre solidarité se solidarise.

ODETTE :

Notre écriture vit au-dessus de ses moyens cette semaine.

DENISE :

(Chantant) Ah que le papier coûte cher dans le Bas-Canada.

Qu'est-ce que j'ai dans ma petite tête à rêver comme ça le soir, un éternel jour de fête, un grand ciel que je voudrais voir.

débats

NAÏM KATTAN :

Fini ?

ANNIE LECLERC :

C'est suffisant.

MARIE-FRANCINE HÉBERT :

C'est court, alors si d'autres ont des choses à ajouter, qu'elles le fassent.

ANNIE LECLERC :

Pas déjà ?

NAÏM KATTAN :

Tu veux chanter ?

ANNIE LECLERC :

Je ne sais pas, on était doux là, ça a arrêté d'être carré un petit peu. On était bien parce que c'est pas pour dire, mais on s'est un peu embêté.

CHRISTIANE ROCHEFORT :

Peut-être qu'elle recommence, qu'on entende bien ?

ANNIE LECLERC :

Moi, j'avais mon tricot là depuis un bon moment et j'ai pas osé le sortir avant, mais on peut continuer à parler et tricoter.

NAÏM KATTAN :

Dominique Desanti a demandé la parole.

DOMINIQUE DESANTI :

Oui, j'ai demandé la parole, mais là, je dois dire que j'ai eu l'aide complètement inattendue du happening particulièrement réussi et aussi je dois dire de la part du beau texte, du magnifique texte que vient de nous lire Madeleine Gagnon. Vraiment, c'est un texte splendide, et ça m'ennuie un petit peu de rompre ça (parce que là, on était franchement bien) par une discussion critique qui retourne dans les vieilles ornières. Moi, j'aimerais bien que ça continue, au contraire. Vous n'avez rien préparé d'autre, Marie-Francine ?

MARIE-FRANCINE HÉBERT :

Je laisse à l'assemblée le soin de poursuivre s'il y a lieu.

DOMINIQUE DESANTI :

Voilà, alors bon, moi je voulais simplement examiner un petit peu la fable de monsieur Herbert Gold du point de vue sociologique parce que cette fable elle est assez intéressante étant donné que monsieur Gold est un romancier à succès, qu'il a accès aux moyens de grande communication des types *Playboy*, *Time*, etc. ; alors c'est très intéressant de trouver, de voir qu'il a rénové les vieux stéréotypes en les habillant de vêtements de la saison et si son histoire est extraordinairement semblable à une histoire qu'on aurait pu raconter il y a cinquante ans, mais bien sûr, on l'aurait placée dans un autre contexte, mais c'est toujours la mise en position grotesque de la femme qui sort du rôle qui lui est tout naturellement et très gentiment d'ailleurs assigné, parce que qu'est-ce que nous voyons là, nous voyons une femme qui a la prétention d'écrire un livre et qui dit à son mari qu'il faut qu'il quitte son travail pour s'occuper des enfants.

Vous savez, bon, vivant dans un monde d'universitaires, le nombre d'étudiantes qui ont dû cesser leurs études parce que leurs maris devaient écrire leurs thèses et qu'alors par conséquent, il fallait qu'un seul d'entre eux se livre à une activité noble, l'autre assumant les tâches du ménage et au besoin un petit gagne-pain pour aider parce que la bourse n'est pas grande, est quand même considérable. J'en ai vu

énormément comme ça. D'autre part, les militants qui tout d'un coup nous disent que le plus beau livre qu'ils connaissent, c'est le livre dans lequel s'incarne leur cause, nous en connaissons également beaucoup. C'est tantôt les livres, tantôt Mao, tantôt Nietzsche, enfin, nous en connaissons beaucoup.

Il arrive en effet, et il arrive aux femmes, c'est vrai, monsieur Gold, d'avoir été tout à fait désespérées à l'intérieur d'un mouvement politique, mettons celui des « Panthères noires », par exemple, et de prendre conscience qu'on était des femmes, qu'il fallait donc lutter pour les femmes et effectivement, je comprends très bien cette femme qui ayant désespéré du mouvement des « Panthères noires », d'où elle était repoussée en tant que blanche, car c'est ainsi que ça s'est passé, vous ait dit que le plus grand livre du siècle, c'est le livre qui lui a fait prendre conscience à elle qu'elle est une femme, qu'elle devait donc militer pour la cause des femmes.

Alors ensuite, comble de ridicule, nous voyons cette femme parler librement de son aspiration à la libération sexuelle. Evidemment, vous me direz que j'ai jamais entendu les conversations entre hommes seuls, mais étant richement pourvue de frères, je sais, je sais à peu près ce qui s'y dit et que j'ai l'impression qu'on y va beaucoup plus crûment et d'une manière beaucoup plus, comment dirais-je, drastique que cette femme qui avait la naïveté de dire devant son mari et devant un couple d'amis : mais moi, là, voilà, moi je revendique la liberté sexuelle, je voudrais que tous les quatre, nous en fassions l'essai.

Bref, tout ce que vous avez raconté avec beaucoup d'esprit, Herbert, sous une forme extrêmement agréable et d'une manière tout à fait susceptible de vous acquérir de nombreux lecteurs, toute cette fable, j'y reconnais exactement les vieux stéréotypes que j'ai trouvés, voyez-vous, quand j'ai examiné, voyez-vous, pour un livre, les publications des années vingt.

Il y avait les premières femmes avocats, alors on a fait une pièce : Maître Volbec et son mari, où on voyait précisément la femme avocate qui réussissait mieux que le mari et qui a proposé au mari de rester à la maison pendant qu'elle avisait le tribunal. Vraiment grand rire.

J'ai l'impression que vous avez habillé de vêtements contemporains ce type de cliché. Alors je trouve assez amusant, comment dirais-je, cette épreuve, cette tentative que vous avez faite pour voir si vous aviez de l'humour ou non, et je sais parfaitement que j'en manque en ce moment en vous faisant ces remarques.

Cependant, je tenais à les faire moins pour vous que cela ne peut pas beaucoup intéresser, que parce qu'il y a ici beaucoup de femmes qui, je suppose, se sont également demandé en vous écoutant, si les vieux stéréotypes n'en finiront jamais de mourir, même chez les hommes aussi bien intentionnés que vous l'êtes certainement.

HERBERT GOLD :

Je ne suis pas hanté, d'accord avec vous. Enfin, les disparités de sentiment ne disparaissent pas comme disait très bien madame Anne Philipe.

Pour cette affaire de stéréotype, j'ai raconté une histoire, et j'ai essayé d'éliminer, j'ai fait des notes et j'ai essayé d'éliminer des jugements. Evidemment, il y a des différences entre femmes : il y a des femmes qui ont du talent et il y a des femmes qui n'en ont pas. Il y a des maris complaisants et il y a des maris difficiles. Alors j'ai essayé de vous donner la matière brute, mon expérience. Bien sûr, je suis un homme plus ou moins formé, mal formé peut-être, déformé, et je le raconte de mon point de vue, mais ce sont les faits que je raconte.

ANNIE LECLERC :

Moi, je dois dire que quand j'ai entendu monsieur Herbert Gold, je suffoquais de colère, de rage. Et puis Anne Philipe, Madeleine Gagnon ont tellement parlé bien de l'amour et de la douceur que j'ai plutôt envie qu'on parle de ça que de sortir la colère.

Mais même qu'on vous ait laissé parler ; c'est parce qu'on vous a laissé parler parce que c'est convenu comme ça, chacun parle à son tour, mais c'est tellement humiliant ce que vous nous avez dit, c'est tellement méprisant, c'est tellement régressif, vraiment, on se demande enfin —

DOMINIQUE DESANTI :

Je te dis que c'est 1925.

ANNIE LECLERC :

C'est 1925, c'est 1712, où en est-on ?

DENISE :

(Chantant) Je viens au monde seule comme tout le monde et c'est seule que je continue ma vie. A Dieu le père je pourrai répondre que c'est pas moi qui a fait du bruit. Si l'on pouvait mettre « boutte à boutte » le chemin de la fête, le chemin de la fête « pis » de la maison, je serais rendue, il y a pas de doute, faiseuse de bébelles au Japon.

NAÏM KATTAN :

Monique et Michèle après.

MONIQUE BOSCO :

J'ai laissé parler Herbert Gold parce que justement je me croyais féministe, je me croyais pacifiste et là j'ai vraiment compris le goût de tuer. J'ai dit, bon, bien, c'est ça. J'ai dit bon ! ah bon !

NAÏM KATTAN :

Ça serait quelque chose de nouveau, un assassinat à la Rencontre.

PATRICIA :

Je voudrais demander aux organisateurs combien cette petite fête a coûté et de combien étaient les subventions ? Qui a payé ce petit trois jours ? On peut leur demander, ils le savent eux autres ?

NAÏM KATTAN :

Jean-Guy Pilon sera là à la fin, il vous le donnera.

PATRICIA :

Au fait, il dormait pendant les textes des femmes.

NAÏM KATTAN :

Je demanderai aux organisateurs, si vous voulez bien, un peu plus tard de nous donner ces renseignements.

MICHÈLE LALONDE :

Moi, je pense que je vais solliciter le support de la musique en arrière. J'ai été tellement saisie par le texte de Madeleine Gagnon que j'ai trouvé si beau, qu'à vrai dire je ne me suis pas rendu compte qu'il se passait un hap-

pening. J'aurais dû entendre au ralenti ce texte-là et j'avais plutôt la notion d'interférence. Alors je pense que l'intention de ce happening était celle-ci ; d'introduire dans un discours, je vais essayer d'éviter le terme mâle, un discours peut-être conventionnel les circonstances conventionnelles du discours tous réunis autour d'une table, se parlant, échangeant, essayant de comprendre un élément, une autre forme de communication qui est peut-être verbale là aussi, acte de création.

Alors peut-être que nous ne sommes pas encore assez désaliénés tous pour donner suite à leur projet tels qu'ils auraient voulu, mais au fond — en fait je vais faire une proposition, ce qui peut-être en serait le prolongement, serait que tous et chacun on essaie de peut-être faire ressortir du discours de l'autre ce qui nous a non pas paru problématique et difficile à concilier avec nos propres interrogations, mais ce qui nous a touchés et je pense que c'est ça qui a manqué dans la communication autour de cette table-ci.

Je ne pense pas que le happening soit une contestation de la possibilité de discuter autour de la table ou quoi que ce soit, mais peut-être une contestation de la froideur et de l'absence de la difficulté à communiquer sur ce mode-là.

MARIE-FRANCINE HÉBERT :

Je dois dire que moi, je suis particulièrement étonnée que toutes ici les femmes, on ait accepté de faire ces trois jours dans des conditions pareilles, où c'est tellement difficile finalement de se parler, d'échanger, de vraiment travailler. Que les femmes aient des communications à faire chacune leur tour, j'ai pas d'objection à ça, sauf qu'il aurait peut-être été souhaitable qu'on puisse choisir certains points qui sont communs et former des sous-groupes et vraiment là, commencer à travailler plutôt que de se répéter des choses que finalement on sait toutes, de partir de ça et puis essayer d'amorcer des solutions.

Disons de faire un travail qui soit plus positif, je pense qu'il serait peut-être temps que les femmes, on se mette à travailler vraiment.

FLORENCE DELAY :

C'est à peu près ce que je voulais dire, c'était venu quand

elle parlait d'écriture collective, je me disais qu'on aurait pu tant faire ensemble...

MARIE-FRANCINE HÉBERT :

On s'est toutes pliées à ça, à la table carrée, au micro et à tout, sans dire un mot finalement, et plus ça allait plus je me rendais compte que j'avais l'impression d'être la seule à m'ennuyer, pas vraiment, mais je me sentais un peu passive et je me suis rendu compte que j'étais pas la seule à ressentir ça, qu'il y avait plusieurs femmes, plusieurs participantes qui s'étaient vraiment très ennuyées.

PATRICIA :

C'est deux sujets sérieux, je ne sais pas, j'aimerais mieux donner ma recette de soupe aux poireaux, mais en tout cas je vais vous dire quelque chose de sérieux. C'est un texte que j'ai trouvé aujourd'hui, ça sera pas très long. « Cette Rencontre comporte deux types de propos : des textes théoriques et des témoignages sur ce que les écrivains ressentent ou pensent. Même les quelques éléments progressifs qui s'y trouvaient n'ont pas posé la seule question qui aurait permis de situer concrètement le débat : quelle idéologie et quelles valeurs véhiculent, par exemple, les écrits de Jacques Godbout, de Fernand Ouellette ou de Paul Chamberland (ou de Herbert Gold) ? Pour qu'un texte soit récupéré par une classe sociale et, ainsi, défiguré de sa signification, il faut qu'il y ait au point de départ des différences. Or la très grande majorité des représentants de ces Rencontres exprime l'idéologie dominante ou ses variantes petites-bourgeoises même si plusieurs croient leur moi libre de toute idéologie qui ne serait qu'extérieure. Mais il fallait se situer dans le général ou le particulier. Il aurait été impoli et malséant, dans ce salon littéraire, de poser concrètement la question, en analysant les textes de ces auteurs réunis [...] Il est fort à craindre que la prochaine Rencontre qui a lieu du 3 au 8 octobre de cette année, et qui porte sur « La femme et l'écriture », sera tout aussi brillante, mais ne sera signifiante que du manque de rigueur intellectuelle de ce milieu littéraire. »

MICHÈLE PERREIN :

Moi, je voudrais quand même revenir sur la communication de monsieur Gold. Ça ne m'a pas mis en colère, au

fond, parce que j'ai l'impression que j'ai déjà entendu ça souvent. Je ne peux pas me mettre en colère.

Ce qui m'a étonné, c'est que madame Stefanova et Anne Philipe n'aient pas modifié du tout leurs communications, c'est-à-dire que leur idéalisme était battu en brèche quand même par la communication de monsieur Gold, ce qu'elles disaient était nié par ce qu'avait dit monsieur Gold ; au fond, j'ai eu l'impression qu'elles ne voulaient pas tellement l'entendre.

Bon. Il se trouve que par ailleurs, je crois avoir rencontré au Québec au moins quatre hommes différents de monsieur Gold et différents des hommes qu'on voit en France : il y en a au moins trois dans cette salle. J'aimerais au fond que soit monsieur Miron, soit monsieur Beaudet réponde à monsieur Gold. Est-ce qu'ils ont quelque chose à dire ? Est-ce qu'ils ont un commentaire à faire ? Les femmes, c'est pas tellement intéressant ce qu'elles ont à lui dire, mais peut-être qu'un homme différent aurait quelque chose à dire ou à penser, ou à sentir quelque chose.

GASTON MIRON :

Ce ne serait toujours qu'un discours d'homme, un discours dominant encore...

MICHÈLE PERREIN :

Non non, là vous fuyez ! Et puis, surtout vous ne me répondez pas.

ANDRÉ BEAUDET :

Moi, je ne dirai qu'une seule chose, c'est la remarque que je viens de faire à Monique Bosco : je ne comprends pas qu'on ait parlé de cette communication, je ne comprends pas que quelqu'un ait pu intervenir sur ça. Je crois qu'on aurait dû la laisser dans le silence.

MICHÈLE PERREIN :

Est-ce que ça ne serait pas important pour les femmes que vous vous inscriviez d'une certaine façon ?

MONIQUE BOSCO :

On peut faire la minute de silence pour la bêtise masculine.

DOMINIQUE DESANTI :

Je ne pense pas qu'il fallait laisser passer ça. Je ne suis pas de votre avis. Je ne croyais pas qu'il fallait le laisser passer dans le silence, c'est pas possible.

MICHÈLE PERREIN :

Ça y est, André Beaudet a répondu, en somme, sans vouloir répondre.

DENISE :

On pourrait peut-être vous répondre par une chanson de Félix Leclerc « C'est un discours d'homme », je ne sais pas si les Québécoises qui sont ici la connaissent, je pense que ça serait une bonne réponse.

(CHANSON)

NOËLLE CHATELET :

Je voulais juste faire une toute petite intervention, vous chantez... Ça me permet de dire : avec les textes d'Anne Philipe et de Madeleine Gagnon, j'étais vraiment en plein opéra, c'est la musique que je préfère et tout à coup, quand je me suis mise à parler, j'étais dans Sylvie Vartan ou Claude François, c'était horrible, vous savez, j'ai eu envie de fermer la radio.

MICHÈLE LALONDE :

J'essaie de faire passer une idée. Je vous parle, je me sens mal à l'aise que dans une assemblée comme celle-ci (qui cherche, surtout aujourd'hui avec ce qui s'est passé, à ce que les gens se comprennent) quelqu'un ait été soit complètement incompris, ou alors ait eu une si grande difficulté à faire passer son message. Alors là, il y a une mystification pour moi.

D'autre part, si ce *happening* n'a pas vraiment permis la compréhension magique et instantanée qu'il aurait voulu produire, peut-être faudrait-il se passer la remarque que tous les niveaux de langage sont nécessaires et tous les recours théoriques, didactiques, la conversation sèche, tout doit être appelé au secours de la communication.

MICHÈLE MAILHOT :

Si je peux rappeler un souvenir : il y a à peu près quinze ans, la première réunion des écrivains s'est tenue ; et cette

rencontre a été tellement décriée à l'intérieur même par les écrivains, enfin à ce moment-là, il était pas question de femmes bien entendu, il n'y avait que des hommes qui écrivaient, et j'ai assisté à cette première rencontre, et c'était terrible. Il y avait ceux qui étaient restés en ville et qui disaient : pourquoi est-ce qu'ils se rencontrent, ils n'écrivent pas ces gens-là, pourquoi des rencontres ? Ça avait été épouvantable. Et là c'est la première fois que les femmes sont invitées à participer à une Rencontre, et c'est un peu la même réaction qui se produit : une sorte de choc disant : enfin pourquoi les femmes parlent, et je pense que c'est très bon que ça se fasse parce que chacune va le retourner et écrira parce que c'est important. C'est la provocation de l'écriture, c'est ça qui reste, c'est qu'il faut écrire, et si cela produit des livres, les discussions deviennent peu à peu inutiles : c'est des livres qu'il faut, et moi aussi je suis émotive comme tout le monde, mais ça provoque une prise de conscience qui doit se manifester par des livres, et c'est là que le vrai sort de quelqu'un, cette émotivité — voilà — doit s'exprimer, doit s'écrire, c'est ça qui est beau, faut pas se saboter. On se sabote actuellement, c'est normal, c'est arrivé il y a quinze ans : les hommes se sont sabotés entre eux, et là je trouve que c'est plus difficile parce que ce sont des femmes : on est toujours en état d'infériorité, mais quand on écrira assez peut-être aura-t-on une prise de parole assez lourde.

ANNIE LECLERC :

Mais qu'est-ce qui est saboté là ? Je ne parle pas, je pose la question, qu'est-ce qui est saboté ?

MICHÈLE MAILHOT :

Saboté ? C'est de vouloir croire que ces discussions sont absolument stériles, et ça n'est pas stérile au fond, ça n'est pas stérile puisqu'il y a toute cette chose dans les airs, ça se sent et ça n'est pas stérile. C'est lourd, c'est difficile, ça s'écrit après, c'est excellent.

CHRISTIANE ROCHEFORT :

Puisqu'on est en train, je voudrais revenir au texte qui a été lu, je vais parler de cette notion de sérieux qu'on nous renvoie à la tête sans arrêt. Je trouve que c'est beaucoup

moins sérieux que l'intervention active... l'intervention de la vie au milieu du discours par les femmes, c'était vraiment un acte de femme, c'était ce que je voulais dire. Où est le sérieux pour moi ! Le sérieux est dans la mise en question et la dégradation des structures rigides dans lesquelles nous vivons.

MARIA ISABEL BARRENO :

J'ai beaucoup hésité à prendre la parole parce que je n'aime pas parler en public. En plus ici, j'avais l'impression d'une telle confusion que c'était vraiment pas la peine de parler. Mais aujourd'hui, quelque chose finalement s'est produit ici, à mon avis, et il y a eu une proposition intéressante là de former des groupes pour continuer ce Colloque et je voudrais bien qu'on discute ça, s'il y a des gens intéressés ou pas.

NOËLLE CHATELET :

Faudra revenir l'année prochaine.

MARIA ISABEL BARRENO :

Non, parce qu'on a encore la journée de demain.

NOËLLE CHATELET :

Il y a un certain nombre de thèmes qui nous avaient intéressés.

MARIA ISABEL BARRENO :

Parler d'affinité, ça me paraît un peu difficile parce qu'on ne se connaît pas tellement... —

FLORENCE DELAY :

C'est faux, je dis qu'il y a des femmes avec qui j'ai envie de manger tout à l'heure, de boire, de parler, de discuter sur un thème...

MARIA ISABEL BARRENO :

Je ne suis pas contre cette méthode.

FLORENCE DELAY :

Si toi tu arrives, parce que tu ne connais rien...

MARIA ISABEL BARRENO :

Non, je connais déjà quelques personnes qui sont ici, évidemment, et je peux aussi choisir par des affinités, mais je ne connais pas tout le monde.

MADELEINE GAGNON :

Mais il y a déjà des personnes qui ont leur tour de parole prévu pour demain. Et puis peut-être qu'à la dernière minute de leur demander de céder leur tour de parole alors que nous on l'a pris, c'est un peu embêtant, non ? De toute façon, je pense qu'il y en a des groupes qui sont formés ici, qui ont déjà travaillé. Le travail, ça veut pas dire nécessairement être assis à une table et puis avoir un crayon et se frotter les cheveux, et faire semblant d'être très fatigué. Je pense qu'il y a déjà un travail qui a été fait ici. Je pense pas qu'il y ait envie de sabotage ici cet après-midi. Ce qu'on a saboté, c'est peut-être un certain ordre. Qu'à chaque fois que des ordres connus sont sabotés, ça dérange.

Mais je dis ce qu'on a saboté, si on a saboté quelque chose c'est peut-être un ordre du discours, mais je ne pense pas que ce soit un sabotage : il y a quelqu'un qui en a parlé, c'est Michèle qui parle de sabotage.

MADELEINE OUELLETTE-MICHALSKA :

Je suis d'accord avec Madeleine Gagnon lorsqu'elle dit que ce serait peut-être injuste de transformer brutalement et radicalement l'orientation des présentes séances puisque des gens ont à donner un texte demain et que la Rencontre s'achève.

L'intolérance peut être aussi dangereuse et téméraire lorsqu'elle vient de la droite ou lorsqu'elle vient de la gauche. Il y a peut-être là, cependant, une invitation à repenser à une formule plus souple, plus large, plus ouverte pour les prochaines Rencontres. Ce qui ne signifie pas qu'il faille pour autant les abolir.

Au printemps, s'est déroulé à Montréal un colloque ou un congrès, je ne me souviens plus très bien du nom, de la contre-culture auquel certains d'entre nous avons participé et nous avons reconnu et apprécié la validité d'un tel colloque. Ce serait peut-être souhaitable qu'en contre-partie, les tenants de la contre-culture ou d'une culture nouvelle, ou d'un ordre social nouveau, permettent que des colloques administrés selon une formule différente aient également lieu.

Je ne sais pas, cependant, où peut se faire le point de

rencontre entre ces deux genres de travaux et de participation à la parole et à l'action sociale.

MARIE-FRANCINE HÉBERT :

Il s'agissait pas du tout pour moi de remettre en question l'importance de cette Rencontre-là, mais je crois que si nous, les femmes, on est incapable de s'auto-critiquer, bien c'est fini, on accepte les modèles qu'on a toujours acceptés et c'est tout. Je ne vois pas pourquoi on peut pas se demander de quelle façon on pourrait faire que dans l'avenir ça fonctionne d'une façon peut-être un petit peu plus efficace, que ça soit un petit peu plus actif, c'est tout.

GASTON MIRON :

C'est sur des mécanismes de fonctionnement l'auto-critique ?

MARIE-FRANCINE HÉBERT :

Je considère que de toute façon, qu'il y a eu absence de thème ce qui a fait que certaines personnes ont essayé de soulever des problèmes et puis ça s'est rapidement évaporé, et puis on a laissé tomber des tas de questions qui, je pense, auraient valu la peine qu'on se creuse un peu.

NOËLLE CHATELET :

Ça a déjà été dit tout à l'heure... Il y a tout le travail qui a été fait dans le couloir, dans les chambres, personne ne s'est couché à neuf heures, je peux vous le dire, regardez les yeux, vous verrez, non mais vraiment. Je pense qu'il y a eu peut-être plus de choses dites à table en sortant du colloque à proprement parler, dans les couloirs, dans les bars, dans le chalet numéro je ne sais pas quoi, neuf, qu'ici même.

Mais je pense que cette discussion n'aurait pas eu lieu si cette table, ces micros, cette espèce d'organisation un peu différente n'était pas là. Je crois qu'on a besoin pour parler dans un couloir, pour parler dans une chambre, pour parler ailleurs qu'à l'endroit où on est sensé parler, on a besoin d'une rigidité comme tremplin et comme revers de la médaille. Enfin, je ne sais pas si je me fais comprendre.

DOMINIQUE DESANTI :

Je crois que tu te fais très bien comprendre, mais je crois qu'il faudrait peut-être envisager les deux choses, c'est-à-dire

qu'il y ait des séances plénières où des gens auraient pu s'exprimer, mais je suis tout à fait d'accord avec Francine Hébert, je regrette beaucoup qu'on n'ait pas eu l'occasion de se rencontrer en petits groupes et d'essayer de prendre un contact collectif, par exemple ça aurait été formidable pour nous qui étions d'Europe d'avoir vraiment un contact de travail avec les femmes du Québec, puisqu'on se connaît pas ; ça aurait été — et je me demande si ce n'est pas encore possible de faire une petite amorce de ça avant de se séparer, qui ne sera jamais qu'une amorce.

YVES NAVARRE :

Je pense que l'amorce a été faite, elle a été faite aujourd'hui. Je pense que des questions ont été posées, et que nous repartirons tous de notre côté avec le poids de ces questions, nous allons le porter avec nous, nous allons peut-être le répercuter sur d'autres personnes, mais à mon avis la Rencontre aura là sa fonction. Je n'essaie pas de récupérer sur un air optimiste, si vous voulez, le ton de ces Rencontres, j'essaie simplement de dire qu'à titre personnel, je repartirai mercredi avec une impression faite de questions : je me méfie beaucoup de la nature des Rencontres, mais toute nature de Rencontre est une apparence, c'est-à-dire nous autour d'une table, corrigée par une multitude de transparences, ce que nous avons ressenti, noté, ce que nous avons dit entre les réunions.

Je tiendrai simplement en plus à faire deux remarques : il y a un mot qui m'a beaucoup choqué tout à l'heure, d'ailleurs cette manifestation nous l'attendions tous et c'est peut-être parce que nous l'attendions tous qu'elle est tombée disons, dans un certain silence. On a reproché à cette table d'être un salon. Je ne pense pas, et je vais vous dire une chose : c'est que toute liberté est faite d'une discipline et s'il n'y a pas de discipline à cette table, eh bien nous ne pouvons pas nous exprimer en groupe. Ce n'est pas possible. Je n'ai jamais participé à de grands congrès, j'ai participé uniquement à des tables rondes, à des tables rondes essentiellement politiques et je vous garantis que chaque fois que j'ai fait cette expérience, le principe des groupes d'étude était

catastrophique dans la mesure où la mise en commun des travaux réalisés par chaque groupe était pratiquement rendue impossible par le temps et parce que les personnes des autres groupes n'avaient pas participé.

Je crois qu'ici, nous avons tous participé au fait qu'un certain nombre de questions a été posé et c'est ça le plus important, c'est comme la lecture d'un livre qui marque, on en ressort différent.

Eh bien moi, je ressortirai de cette Rencontre différent.

Je tiens à faire une seconde réserve, et là je le dis avec tout mon coeur, n'y voyez, je vous en prie Fernande, je vous en prie Madeleine, je vous en prie Denise, n'y voyez aucun ressentiment épidermique : je suis venu ici en me posant bien sûr quelques questions sur les raisons de ma venue, compte tenu du thème proposé. Et je pense que toute femme, vous ne souhaitiez pas débattre ce problème, et en réponse à un ghetto en créer un autre.

Je pense aussi, Québécoises et Québécois, que vous nous attendiez — non non, je le fais exprès, c'est peut-être pas si bête que ça : je suis venu prévenu, prévenu de ce que Patricia, justement qui vient de rire, a appelé hier votre peur de prendre la parole, et notre prétendue facilité d'utilisation de cette même parole.

Or je n'ai pas de sentiment de différence avec vous : je suis venu de plain pied et j'ai eu l'impression qu'il y avait une sorte de tension en vous qui faisait que notre plain pied, eh bien, était jugé par vous comme une attitude. Or, il n'en était rien.

Qu'est-ce qui s'est passé pour moi, et je le regrette, j'en suis heureux d'une part et je le regrette d'autre part, c'est que curieusement, au cours de ces Rencontres, je n'ai rencontré que les Françaises : je suis heureux de les avoir rencontrées parce que si je connaissais Christiane Rochefort, je ne connaissais pas Anne Philipe, je ne connaissais pas Florence Delay, je ne connaissais pas Noëlle Chatelet et puis au fond de moi-même, je me le répète depuis plusieurs jours, je souhaitais rencontrer, vous rencontrer, vous, Madeleine, vous, vous Fernande ou vous Denise, et puis ça s'est pas fait.

MADELEINE OUELLETTE-MICHALSKA :

J'aurais voulu répondre à Yves, il fait tellement pitié qu'on a envie de sauter par-dessus la table et de courir l'embrasser.

YVES NAVARRE :

J'ai eu la même impression, Madeleine, quand vous m'avez parlé.

MARIE-FRANCINE HÉBERT :

Eh bien, qu'est-ce que vous attendez ?

MADELEINE OUELLETTE-MICHALSKA :

Bien sûr, vous avez traversé l'océan pour venir nous rencontrer, on en est heureux, on vous accueille, c'est absolument pas de notre faute si les couloirs de l'hôtel sont si grands, à plusieurs reprises, je vous ai rencontré, Yves, j'ai tenté d'amorcer la conversation, mais c'est jamais allé très loin. Je ne sais pas pourquoi, sans doute que l'océan n'est pas encore tout à fait traversé.

YVES NAVARRE :

Nous nous sommes rencontrés une fois, c'est tout à l'heure, j'ai cru comprendre...

MADELEINE GAGNON :

On peut vous rencontrer, si vous voulez.

YVES NAVARRE :

Mais j'avoue que cette peur que j'ai ressentie en vous, bien vous l'avez créée en moi. Voilà. Et je vais vous dire, il y a deux autres romanciers (non mais vraiment on peut parler amicalement, c'est important), il y a deux autres romanciers qui sont, je le dis beaucoup plus importants que moi en France, d'abord parce que j'admire beaucoup plus leurs oeuvres que je n'admire les miennes. Bien. Ensuite parce qu'elles me paraissent plus importantes, plus évidemment en crise directe avec leur temps, et quand ils ont su que je venais, ils m'ont dit : mais tu es fou. Et je leur ai demandé pourquoi. Ils m'ont dit : moi, j'y vais pas parce que j'ai peur.

ANNIE LECLERC :

Qui c'était, on peut savoir ?

YVES NAVARRE :

Quand même, je vous demanderais de ne pas citer leurs

mots, ça ferait de la peine, je vous dis tout de suite qu'il ne s'agit pas de Severo Sarduy, que je ne connais pas ; et pourquoi, parce qu'ils étaient déjà venus au Canada, ils étaient déjà venus au Québec, et ils avaient eu l'impression que finalement il y avait une sorte de tension et que cette tension avait créé une tension en eux, et que la Rencontre avait été très dure et l'autre romancier m'a dit : oh là ! là ! tu verras, ce sera dur. Bien.

MADELEINE OUELLETTE-MICHALSKA :

Il semble que le courage a drôlement baissé de l'autre côté ; quand les Québécois vont en France, ils ont parfois cette impression, ils ont aussi très peur. Mais je pense qu'on est en train de soulever une querelle de famille qui n'intéresse personne hors nous. C'est un problème de voisinage. S'il y a ces tensions, ces appréhensions, c'est qu'au fond, on s'aime toujours beaucoup, sinon, il y aurait une indifférence parfaite. Continuons de nous aimer et essayons de ne pas nous faire trop mal.

ANDRÉ BELLEAU :

C'est pas très important, mais je voudrais faire suite aux propos de Marie-Francine Hébert au sujet de la formule de la Rencontre. Il faut dire qu'on a conservé pour ce thème, cette année, pour cette réunion, la même formule que pour les trois Rencontres internationales précédentes. On n'a rien modifié. Cette formule nous intéressait parce qu'elle était souple, elle permettait aux gens de se rencontrer hors de la salle des séances.

Je me suis longtemps demandé si on devait pas abolir les séances. J'en ai parlé à Naïm Kattan, j'en ai discuté avec tous les gens qui s'intéressent à la Rencontre, avec mes confrères : il y a peut-être une sorte de jansénisme blâmable, j'en ai parlé aux écrivains invités l'année dernière, les années d'avant, et il y a quelque chose qui fait que, semble-t-il, nulle part au monde encore on a osé réunir des écrivains sans les faire travailler.

Et moi, je pense que la formule de ce genre de Rencontre appartient aux gens qui la font, et que si une année, même si ça vient un peu tard, si une année, les écrivains pré-

sents décident de procéder autrement, ils devraient le faire parce que vraiment ça leur appartient.

Je voudrais dire en finissant que je trouve que la communication d'Herbert Gold a été totalement incomprise. Je pense que Herbert Gold a parlé de faits et l'a souligné à plusieurs reprises. J'ai l'impression qu'on a confondu un style avec un contenu et que c'est l'énonciation d'Herbert Gold qui a causé cette difficulté.

Je sens qu'Herbert Gold précède notre théorie ; j'ai l'impression que dans le milieu où il vit, si bouillonnant, si vivant, de San Francisco et de la côte ouest, il y a là une sorte d'avance de la vie sur nos schèmes, et qu'il a essayé de dire, puisqu'il est romancier, par la fable, une sorte de multiplicité que nous nous avons par nos réactions ré-insérée dans la logique cartésienne, c'est-à-dire qu'on peut très bien s'opposer au cartésianisme et à la linéarité avec une pensée cartésienne, linéaire ; j'ai l'impression que c'est un choc de structures de pensée.

MARIA ISABEL BARRENO :

C'est justement une des difficultés que j'ai à parler ici, c'est qu'il faut attendre, c'est une question d'ordre évidemment. Alors j'oublie un peu ce que je voulais dire, ce que je désirais dire tout à l'heure parce que si je prends des notes, j'écoute pas ce que les autres disent pendant le moment où je demande la parole, et pendant le moment où je peux, enfin parler, et si je ne prends pas de notes, je suis la conversation qui s'écoule, alors c'est difficile à reprendre les idées après quand j'ai demandé la parole. Enfin, pour expliquer que ça, c'est une des choses qui m'a retenue de prendre la parole avant. En tout cas, essayons de se rappeler ce que je voulais dire tout à l'heure : j'ai eu l'impression d'être trop brève quand j'avais dit que j'avais eu l'impression qu'il y avait une grande confusion ici ; tout ça aussi m'avait fait taire jusqu'ici.

Je ne voudrais pas dire qu'aucun travail ne se soit produit ici, évidemment... Je crois qu'il y a eu un travail, mais j'ai l'impression et d'ailleurs beaucoup d'autres personnes ont déjà manifesté, tout ça a passé surtout par les rencontres informelles que les gens ont pu avoir à la table, dans les

chambres, parce qu'ici, il y a tellement de questions qui sont soulevées, tellement, parce que chacun parle de sa vision, ça soulève des thèmes, des problèmes ; ensuite quand on parle, ça se dilue constamment, des choses importantes qu'il fallait dire, qu'il fallait reprendre et aller jusqu'au bout.

Enfin, ça c'est une difficulté des colloques de ce genre, mais c'est aussi, je crois, quelque chose qui est inhérent au thème qu'on traite. Toujours quand on parle des femmes, ça se produit.

Alors quand tout à l'heure, j'ai voulu reprendre la proposition qui a été faite ici, c'était pour savoir si on pouvait quand même essayer de trouver une autre façon, je ne sais pas...

UNE VOIX :

On va peut-être être obligé de diluer encore la question. C'est parce que à cause du fonctionnement, justement, là je viens après Belleau et vous, ce que j'aimerais, ce dont j'aimerais parler, c'est d'abord, on a parlé de Français, de frustration par rapport aux Québécois, les Québécois en frustration par rapport aux Français.

Moi, j'aimerais bien soulever une question là qu'on évacue depuis le début : j'aimerais parler de la frustration de l'Américaine. Je ne sais pas comment, et comment ça se fait qu'elle a été mise dans une situation où elle a dû balbutier sa pièce de théâtre et qu'elle n'a pas pu dire son texte en anglais ? Je ne pense pas qu'elle était menacée ici, que nous, comme Québécois, nous soyons menacés en ce moment. Je veux dire il y a certainement un problème linguistique ici, mais dans les circonstances, sa communication n'a absolument pas porté. C'est peut-être intéressant sa pièce de théâtre, mais on a rien compris, personne n'écoutait, et on sait vraiment pas ce qu'elle a à dire, et on parle de frustration. Mon Dieu, il y en a une de taille là.

ANNIE LECLERC :

Le plus fort, c'est qu'on n'a pas osé intervenir.

NOËLLE CHATELET :

Si, si, si, moi j'allais le faire, mais j'ai oublié, j'ai été prise par la discussion qui était là, mais je savais que l'in-

tervention avait été faite ; elle a une intervention en anglais toute prête et, au fond, elle n'a qu'à nous la lire, tout se traduit rapidement. Personne n'a osé dire, interrompre, il y a vraiment là quand même, moi j'ai eu peur là d'interrompre, il m'arrive parfois d'être culottée, mais je me disais il faut faire quelque chose, bon je vous ai fait des signes, faut faire quelque chose, c'est pas possible, on est là tous autour d'une table ; qui a compris ? On l'a laissée parler pendant le temps où elle a parlé, on n'a rien compris. Alors c'est de la répression contre nous-mêmes. Je me suis sentie tout à fait coupable de pas oser intervenir.

MARIA ISABEL BARRENO :

Ça c'est pas vrai, j'ai compris ce qu'elle a dit.

FERNANDE SAINT-MARTIN :

On a compris.

NAÏM KATTAN :

Moi, en tout cas...

MICHÈLE LALONDE :

Au fond, le problème que tu soulèves, c'est que puisque de toute façon on avait des ressources de comédiennes dans cette assemblée, qu'est-ce qui a empêché que l'imagination vienne en aide et ne trouve, enfin trouve des ressources à un problème au fond technique de communication qui, là, est technique, purement technique.

UNE VOIX :

Pourquoi on l'a empêchée de parler en anglais, pourquoi, au nom de quelle vengeance ?

NOËLLE CHATELET :

C'est elle qui s'est empressée, je crois c'est elle qui a décidé.

GASTON MIRON :

On l'a pas empêchée, puisque madame a dit sa communication —

MONIQUE BOSCO :

La communication de Lila était donnée en français, elle a fait deux interventions en anglais et j'ai fait la remarque à Nicole : entre opprimées femmes, est-ce que c'est

un choix que vous assumez de brimer une autre femme qui, d'ailleurs, en fait aurait pu être une Canadienne anglaise ?

MICHÈLE LALONDE :

Mais moi je ne comprends pas le bulgare ; il se trouve que je comprends l'anglais, je ne comprends pas le bulgare ; alors comment vais-je pouvoir avoir un tant soit peu accès à la pensée de madame Stefanova si la convention de l'unilinguisme français, il ne faut pas qu'elle devienne à ce point rigide et qu'on ne puisse pas tolérer une phrase en anglais ou en espagnol, ou en quelque langue, en portugais, mais je veux dire tout de même !

MADELEINE OUELLETTE-MICHALSKA :

Moi, je ne comprends pas qu'au Québec, les gens se sentent malheureux lorsque dans une assistance de peut-être quatre-vingt-neuf ou soixante-neuf personnes, on se sente frustré qu'une communication ne soit pas faite en anglais. Il me semble qu'à l'heure actuelle, le territoire ne manque pas de communication et d'interférence anglophone.

MICHÈLE LALONDE :

C'est pas une question d'anglophonie, c'est une question technique de communication.

GASTON MIRON :

Je voudrais poser une question aux organisateurs : est-ce qu'une des conditions de la venue sur le plan de l'organisation de la Rencontre, n'est pas une connaissance suffisante du français pour pouvoir participer aux discussions ?

FERNANDE SAINT-MARTIN :

Ça exclurait trop de Québécois !

ANDRÉ BELLEAU :

C'est qu'il y a plusieurs écrivains québécois qui entendent mal l'anglais, qui ne connaissent pas l'anglais. Il y a des écrivains français ici présents aujourd'hui, qui ne savent pas l'anglais non plus : le colloque demande aux invités de faire leur communication en français ; le colloque dit tout simplement : la langue de travail de ce colloque est le français. Ça n'a pas de caractère de brimade, ça n'a pas de portée idéologique, c'est une question pratique.

UNE VOIX :

L'organisation est légaliste au point de ne pas pouvoir faire face à un imprévu, c'était un imprévu, je pense bien.

ANDRÉ BELLEAU :

Rien n'empêchait ce groupe... Je ne pense pas qu'on puisse dire que les organisateurs de la Rencontre aient été très directifs et très autoritaires. On peut peut-être leur reprocher le contraire. C'est également la raison pour laquelle les organisateurs n'ont pas découpé le thème comme le suggérerait Marie-Francine Hébert, parce que c'était déjà une orientation de le sous-diviser en sujets mais rien n'empêche un groupe de travail comme celui-ci de régler le problème. Quelqu'un aurait pu suggérer tout à l'heure que le texte soit lu par une autre personne, à moins qu'il faille toujours y avoir des pères qui décident.

RENOS MANDIS :

Peut-être qu'on a eu déjà un *happening before* et je crois qu'on n'a pas de sujets très importants à discuter aujourd'hui ; peut-être madame Denise, qui a l'air d'avoir beaucoup de talent, et monsieur Miron qui est un poète, pourraient prendre ce texte de Myrna Lamb, qui est tapé à la machine en français, et en faire une petite démonstration.

DENISE :

Je suis très d'accord.

GASTON MIRON :

Il y a des comédiens.

NICOLE BROSSARD :

Ce qui s'est produit entre autres, c'est que madame voulait quand même participer, avait l'impression que c'était déjà assez frustrant de ne pas pouvoir prendre la parole comme elle l'aurait voulu, qu'elle voulait au moins être dans son texte physiquement, et ça c'est une des raisons qui a fait qu'elle a lu son texte en français.

DENISE :

Le principe de la traduction simultanée, s'il y a quelqu'un pendant qu'elle le lit en anglais, si quelqu'un le traduit en français immédiatement, le français demeure langue de travail, je ne sais pas pourquoi, c'est tellement facile.

MICHÈLE LALONDE :

Je pense qu'on fait une discussion inutile en demandant pourquoi.

ANDRÉ BELLEAU :

Faudrait aller chercher des fonds.

MICHÈLE LALONDE :

Tout n'est pas perdu, on a ces ressources-là, on a des comédiens, on a Renos, pourquoi pas toi, et même le *happening*, je veux dire, qui, je pense, avait peut-être, s'il était représenté comme un événement théâtral, j'haïs ça les *happenings*, je ne sais pas pourquoi je m'adresse à toi, en disant ça, c'est parce que tu fais du théâtre, mais enfin, j'aimerais le revoir comme ça, relu et refait et aussi la pièce.

PATRICIA :

Nous autres, on a justement jase ensemble, il y a personne de nous qui a appelé ça un *happening*, c'est les autres. Nous autres, pour nous autres, c'était une jasette. Moi, il y a une affaire qui me tracasse depuis un bon bout de temps : j'étais calmée tout à l'heure parce que à cause de l'amour des camarades, et puis le tricot d'Annie, j'étais douce, mais là la colère est en train de me monter comme depuis trois jours, j'ai l'impression que le sujet de cette Rencontre qui, pour les organisateurs, était rien qu'un sujet, bon, c'est l'année de la femme, l'année dernière c'était « L'Écriture est-elle récupérable ? » ; cette année c'est « La Femme et l'écriture ». Pour les organisateurs, la femme et l'écriture ce n'est qu'un sujet de débat pendant trois jours, mais pour moi et pour beaucoup d'entre nous, la femme c'est une question de vie ou de mort ; c'est pas un sujet de débat autour d'une table carrée ; moi, je suis ici parce que c'était écrit « la femme », à un moment donné ; je suis pas ici parce que c'était une affaire littéraire, un colloque ; moi, quand je lis « femme », j'y vais parce que ça me concerne directement. C'est une question de vie ou de mort, c'est pas une question de petits gâteaux, de « ya ya », de « ye ye » ; à ce moment-là, la colère dépasse la parole, dépasse l'écriture, c'est ça ici. Je veux dire, on a fait un effort de camaraderie qui a fait, qui a donné un ton tout d'un coup, et puis d'ailleurs on en a parlé hier soir pendant

notre jasette, c'est que quoi qu'on fasse, les structures sont telles que ça va se diluer et retourner à l'ordre des tables et de l'organisation et du pouvoir, et de l'ordre et c'est ce qui est arrivé.

NOËLLE CHATELET :

On a besoin du pouvoir pour le transgresser.

GASTON MIRON :

Je pourrais poser ça sous forme de questions, j'en ai deux. Premièrement, on dit que les organisateurs de la Rencontre ont pris ça parce que c'est un thème à la mode ; je me demande si ce sont eux qui en ont décidé ou si c'est un groupe de femmes qui leur a proposé la chose ?

La deuxième question, Patricia dit : moi, quand je vois « femme », j'y vais. A ce moment-là, il faudrait qu'elle soit à beaucoup d'endroits dans le monde, il y a beaucoup de place où on peut faire des jasettes, mais je ne crois pas, si, et même si on est un homme de gauche, qu'on refuse un approfondissement théorique parce que s'il y a une insuffisance d'approfondissement théorique, il ne peut pas y avoir une action efficace. Alors il y a des moments où on doit faire spécifiquement un approfondissement théorique.

Le même problème s'est posé à la fin de tous les colloques, et j'ai assisté à trois, et c'est la même chose : à un moment donné, on envoie un coup de jarnac à la théorie en disant : on n'est pas ici pour la théorie, c'est emmerdant, etc.

Alors, en fin de compte, c'est toujours un vieux problème qui revient : est-ce que le travail théorique est nécessaire ou non à toute action, ou à toute réflexion ? Est-ce que ça le fait avancer ou non ? Alors si on dit oui, eh bien il y a des moments pour le faire, et puis il y a d'autres moments où on fait des jasettes, et il y a beaucoup d'autres manifestations dans la société où le travail est multiple, les manifestations sont multiples, spontanées et nombreuses partout, mais il y a aussi des manifestations qui sont spécifiquement données ou qui sont spécifiquement vouées à un approfondissement théorique, à une réflexion théorique. Alors il s'agit de savoir est-ce que ce colloque-ci se veut comme une jasette

ou bien non vraiment comme un travail d'approfondissement théorique.

PATRICIA :

Dans ta bouche, le mot « jasette » est diminué.

GASTON MIRON :

Je dis absolument pas, je dis qu'il y a cent autres endroits où on peut faire justement d'autres sortes de manifestations spontanées qui —

UNE VOIX :

Faut décider ! Où est-ce qu'on va les faire, Gaston, « tabarnak » !

GASTON MIRON :

Si on accepte de venir ici, c'est écrit que c'est un lieu d'approfondissement théorique. Alors si on accepte le lieu et qu'on vient ici, on accepte le jeu ou bien non, on le brise. A ce moment-là, je suis bien d'accord aussi, mais qu'on ne mette pas ça sur le dos de ceux qui font une réflexion —

C'est la faute à Madeleine Gagnon qui a posé le problème de l'approfondissement.

UNE VOIX :

Les tables sont très carrées et les tendances ont l'air à être un petit peu, je veux pas t'insulter après ce que tu viens de dire, ce qu'on a essayé de faire avec ce que t'as appelé une jasette, c'était rentrer un événement dans un autre événement, et je pense que ça a passé vraiment à deux poils que ça se fasse à cause de ton intervention tout à fait c'est doux, c'est le *fun*, je ne sais pas, ça a passé vraiment à deux poils, et puis ça, envers et contre tous, même à partir de n'importe quelle théorie, on peut pas nier ça, c'est une expérience humaine, c'est de la vie, comme t'as dit.

NICOLE BROSSARD :

Je voudrais répondre à Patricia, ou peut-être expliquer la proposition du fait que cette année, le thème ça soit « La femme et l'écriture ». Elle n'a aucun rapport avec l'année internationale de la femme, absolument pas. L'année dernière, au dîner de clôture, tout le monde parlait et moi, comme ça, j'avais tout simplement mentionné autour de la table qu'il y aurait à espérer que l'année prochaine, il y aurait

plus de femmes autour de la table, mais pour prendre la parole, et que les femmes ne soient pas assises comme observatrices des débats que leurs maris avaient entre eux.

Alors la proposition a été acceptée par l'équipe de LIBERTÉ et je voudrais ajouter aussi : tu dis qu'à chaque fois que tu vois le mot « femme », tu viens à l'endroit où tu penses qu'il va se passer quelque chose concernant la femme.

Il aurait fallu peut-être aussi lire que c'était « La femme et l'écriture ». Moi je suis ici en tant que femme et en tant qu'écrivain. Je suis dans un lieu où on parle d'une fonction et d'une pratique, et un lieu qui n'exclut pas non plus la parole des autres, mais un lieu qui indiquait son propos très clairement.

Il y a une chose, aussi, peut-être qu'il faut constater, c'est que je me suis aperçue, j'avais pensé qu'on pouvait se servir de structures déjà existantes, de structures déjà en place. On l'a fait cette année, ça a été un prétexte pour se parler, mais je m'aperçois très bien qu'effectivement, qu'il y a des structures qui sont déjà en place et dans lesquelles peut-être on ne peut pas travailler ou, si on le peut, on le peut peut-être dans un sens qui est différent de la manière dont on voudrait le faire.

Alors je pense que c'est une leçon de constater qu'il y a des structures, que c'est inutile d'infiltrer certaines structures, c'est les structures elles-mêmes qu'il faut changer tout simplement. Mais je ne sais pas, faut pas changer celles-ci.

CHRISTIANE ROCHEFORT :

Je vais dire ce que je veux dire avant parce que ça va rentrer dans les choses à répondre. Je voulais dire spécialement à Gaston Miron que ce qui s'est passé ici est une intervention qui était de la poésie vivante, était un approfondissement théorique aussi. C'était une proposition de communiquer par d'autres voix que le discours purement rationnel, et ça faisait partie vraiment à mon avis du travail et partie aussi tellement du sujet qui était « Les Femmes et l'écriture ». D'ailleurs dans le cas précis, les femmes et la poésie dite. C'est ce qui rentre dans l'écriture. Alors je ne vois pas pourquoi opposer ça.

GASTON MIRON :

Ce n'est pas moi qui opposais ; ce sont eux et elles qui opposaient le travail, qui opposaient leur manifestation en disant : c'est un salon littéraire, ça ne vaut rien un colloque ; que finissent les colloques stériles, etc. Alors moi, j'ai posé le problème théorique...

MADELEINE GAGNON :

Je ne pense pas que Patricia ait dit que le travail théorique était inutile. Je pense qu'on est assez forts, on devrait être assez forts et assez fortes pour être capables d'accepter la colère de certaines femmes. Je vois pas pourquoi, moi, parce que quelqu'un fait une colère (moi je ne peux pas en faire, c'est mon problème, je suis pas capable) mais je ne vois pas pourquoi, parce que certaines personnes s'expriment de cette façon-là, qu'on serait pas capables aussi de l'entendre leur discours. C'est pas de la folie. La colère, on en a très peur et on a peur de la folie aussi, mais la colère pour moi, c'est pas de la folie, je pense pas que Patricia ait dit que le discours théorique était inutile.

GASTON MIRON :

Pardon, c'est Thérèse Arbic qui a dit ça dans son texte : à bas les salons littéraires stériles.

THÉRÈSE :

Que disparaissent les colloques stériles, parce qu'au niveau théorique, Gaston Miron, j'aimerais bien te poser une question : qu'est-ce que t'as appris depuis que t'es ici.

GASTON MIRON :

Moi, j'ai pas mal appris de choses...

MADELEINE GAGNON :

Je vais dire aussi que de toute façon, on est toutes venues ici consciemment ou non, on a accepté de venir dans un colloque, quelles que soient les raisons qui ont fait qu'on accepte, on est là.

Moi, je trouve que bon, premièrement et deuxièmement, on est capable aussi, entre nous, je pense, de dire il y en a peut-être qui disent maintenant, j'en veux plus de colloques, et puis si c'est un avancement, ça sera pas pour ces personnes-là, ça sera pas pour ces personnes-là. Le col-

loque servira à ce moment-là, leur servira de tremplin pour analyser d'autres formes d'intervention que ces personnes-là jugeront peut-être plus efficaces.

MADELEINE OUELLETTE-MICHALSKA :

Je pourrais poser à Patricia une toute petite question, je l'admire beaucoup pour son courage : Patricia, est-ce que tu serais venue si tu avais vu affiché « La femme et le tricot », ou « La femme et la couture ». Tu dis que tu as bondi lorsque tu as vu le mot « femme ».

PATRICIA :

Premièrement, j'ai aucun courage, je veux pas me servir d'une expression québécoise pour dire ce qui se passe. Je voudrais répondre à Nicole Brossard à propos de l'invitation.

Qu'est ce qu'un écrivain ? Je veux dire ça fait partie de la femme d'être impuissante à créer autre chose qu'un enfant ? Moi, j'ai souffert toute ma vie du désir, et en même temps de l'impuissance de créer autre chose qu'un enfant. J'ai écrit beaucoup, beaucoup, beaucoup de cahiers (toutes sortes de formes) que je trouve tous très mauvais et « la Femme et l'écriture », moi aussi j'ai le droit d'être là dans « La Femme et l'écriture », même si j'ai pas comme raison sociale écrivain, que c'est écrit ménagère très souvent en dessous de mon nom, et je voudrais dire aussi une chose, c'est que le mouvement des femmes veut abolir entre autres le vedettariat ; c'est pour ça que les beaux textes de femmes que j'ai vus depuis quelques années, étaient signés seulement de prénoms. Je sais que, je pense que j'ai vu un texte de Christiane où c'était écrit seulement Christiane. Est-ce que je me trompe ? Alors c'est ça, je veux dire la femme et l'écriture.

Bon, bien, j'écris, j'écris beaucoup de lettres à mon mari que j'aime, qui est au Moyen-Orient et j'y écris quasiment à tous les jours ; j'écris à mes amis, j'écris « câlice ».

Est-ce que je dois vraiment répondre à la question, est-ce que je serais allée à « la femme et le tricot » ? Probablement pas, non, parce que je suis une petite-bourgeoise qui a des aspirations intellectuelles et tout ça, et que le tricot, personnellement, m'emmerde.

NICOLE BROSSARD :

Je veux simplement dire, Patricia, que je suis d'accord avec ce que tu as dit, tu peux la prendre la parole, mais c'est que moi-même, je l'ai subie dans un sens, une certaine frustration dans le sens que j'ai dit que j'étais ici en tant que femme et écrivain, mais il m'est arrivé très souvent d'avoir eu envie de partir le débat et d'agrandir la question de la femme et l'écrivain, mais j'avais accepté de venir dans un colloque où on allait traiter spécifiquement d'un sujet, l'écriture en relation avec la femme et c'est dans ce sens-là que je dis qu'il fallait lire les deux mots tout simplement.

GASTON MIRON :

C'est en réponse à Christiane et Madeleine. Je n'ai pas voulu dire que j'étais contre ce genre de manifestation. Ce que je dis, c'est qu'elles l'ont fait d'une part, elles ont lu un texte ensuite. Patricia a lu un texte ensuite qui révélait leur motivation d'intervention, n'est-ce pas, et qui finissait par : « Ces écrivains ont un manque de rigueur intellectuelle ».

Et la réponse de Nicole était claire par la suite, elle prenait pour acquis que ce sont les organisateurs qui avaient un manque de rigueur intellectuelle, elles avaient tout un système de présupposés, et c'est contre ça que j'en ai, pas contre la manifestation elle-même, ça on peut l'accueillir n'importe quand, la colère tout ça, c'est très bénéfique et ça peut être même un approfondissement théorique, mais c'est l'appareil de motivation qui n'est pas cohérent. Je demande au moins qu'il y ait, puisqu'elles invoquent la rigueur intellectuelle, qu'il y ait un minimum de cohérence aussi.

LYNDA GABORIAULT :

Je voudrais simplement dire que je sympathise beaucoup avec Patricia et Thérèse, parce qu'à un moment donné, je me suis dit, si on pouvait trouver une formule qui nous permettrait de faire et le travail technique et plus le thème de la femme, si vous voulez. C'est la question que j'ai essayé de poser ce matin, que j'ai mal formulée.

Ensuite justement, dans ma chambre, mais seule dans ma chambre, je me suis dit : mais qu'est-ce qui m'agace là-

dedans, et je me suis dit tout d'un coup : si « Femme d'Aujourd'hui » avait télévisé ce colloque et si nous avions eu des femmes spectateurs, spectatrices, alors à ce moment-là, qu'est-ce que les propos, à quelques exceptions près (il y en avait de madame Stefanova et Anne Philipe cet après-midi, des exemples) qu'est-ce que des femmes ou des hommes qui auraient regardé la version télévisée de ce colloque auraient eu comme découverte ; qu'est-ce qu'on peut découvrir dans les écrits des femmes publiés depuis vingt ans, disons, comme thèmes, comme préoccupations, comme dilemmes ; qu'est-ce qu'ils auraient eu de ce colloque à ce niveau-là ? Et je ne critique pas le côté théorique qui était nécessaire pour que toutes les communications continuent, évidemment.

GASTON MIRON :

C'est parce que dans ma réponse, j'ai oublié un deuxième point ; Nicole a soulevé le problème de la structure de la Rencontre, mais ça c'est à l'assemblée ici d'en discuter, c'est à ceux et celles qui ont participé d'en discuter et de pas arriver avec des présupposés. Si on constate que c'est des vieilles poutres, c'est-à-dire comment on appelle ça, des vieilles structures et qu'on ne veut pas fonctionner là-dedans, il faut changer les structures, c'est tout.

Alors il y a demain encore pour en discuter, etc., ceux et celles qui seront là pourront en discuter, les organisateurs n'ont rien imposé, c'est parce que ça c'est perpétué comme ça, mais on peut très bien la changer.

NICOLE BROSSARD :

La leçon de tout ça, c'est tout simplement qu'il faut reconnaître que certaines structures ne nous permettent pas de fonctionner comme on voudrait, c'est simplement une leçon.